



LAZARIUS

Doc77

Le jardin d'Aphrodite



Ce récit est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Doc77

Lazarus



Sommaire

Lazarius et la dame aux cheveux gris	3
Lazarius rencontre Eva Deline	17
L'achat de la strappe	53
Lazarius et l'antiquaire	75

Lazarius et la dame aux cheveux gris

Ce que je vais vous raconter s'est passé il y a peu.

Cela fait presque huit ans que le syndrome de Barjavel a ravagé l'humanité, réalisant ce que cet auteur de science-fiction avait imaginé dans son roman *Ravage* : presque toute la gent masculine a été décimée en trois ans par un agent infectieux inconnu. Seuls 0,002 % d'hommes y ont survécu, soit après un syndrome infectieux terrible et un coma de quelques mois (comme moi), soit ne les touchant pas (les chercheurs – disons plutôt « les chercheuses » – n'ont pas encore trouvé d'où provient leur invulnérabilité ou résistance au supposé agent infectieux).

Je me suis adapté (après avoir perdu, comme presque tout le monde, quasiment toute ma famille) et j'ai dû m'habituer à vivre dans un monde sans hommes.

Bon, étant hétérosexuel, je ne ressens pas le manque sexuel pénible que ressentent les femmes hétérosexuelles dans un monde sans hommes. Parfois je ressens juste douloureusement la nostalgie de la pratique de certains sports, et en particulier de celui de vider quelques bières en parlant des femmes en compagnie de camarades de mon sexe, de nos prouesses sexuelles, enfin celles dont on se vante à la vingt-septième heure, quand le cerveau commence à bien baigner dans l'alcool.

Je me console parfois dans des soirées avec des copines lesbiennes et viriles. L'avantage de leur compagnie, c'est qu'elles me

considèrent un peu comme leur égal, et que dans ces soirées avec plein de femelles je sais qu'il n'y en pas une qui va me sauter dessus.

Parce que, sinon, dans la vie de tous les jours, c'est devenu compliqué!

D'abord, j'ai dû abandonner mon boulot de médecin. À part les pures lesbiennes, je les voyais toutes arriver dans mon cabinet, l'œil allumé et vicelard, avec des airs de chienne en chaleur, la langue sortie, se frottant les cuisses l'une contre l'autre sur mes chaises, remontant leur jupe le plus haut possible, tachant mes coussins. Et quand il fallait qu'elles se déshabillent un tant soit peu, je ne vous dis pas : j'avais droit à un effeuillage en règle ; il ne manquait plus que la musique de la coco-girl. Et comme par hasard elles venaient toutes pour un problème gynéco!

Rapidement, j'ai jeté l'éponge.

Pour me déplacer sans me faire harceler, j'ai dû opter pour une Mercedes avec des vitres fumées intégrales ; marcher en ville nécessite de sortir avec un jogging hyper-large, la capuche sur le bonnet comme les weshs de banlieue (limite s'il ne faut pas le passe-montagne), et il faut marcher vite, la tête baissée, regarder par terre, ne pas mater autour de soi.

Et puis il a des jours où j'en ai marre de sortir camouflé comme un membre du RAID ou vêtu d'une burka, d'autant qu'il est interdit de dissimuler son visage dans l'espace public ; et se faire arrêter par une (femme) flic expose à bien des désagréments, qui vont du chantage dans la rue pour que je donne mon numéro de portable à l'embarquement au poste où je peux subir toute la nuit un viol collectif par tout un commissariat de fliquettes ripoux et en rut.

L'autre jour il faisait soleil, un magnifique soleil de printemps bien avancé, 25 °C à l'ombre ; je ne pouvais quand même pas m'emmitoufler au risque de mourir de chaud. Je me suis dit : « Zut, je vais quand même profiter un peu de cette belle journée, et advienne que pourra. » Tant pis, je suis quand même suffisamment grand pour me défendre, pour repousser les avances insistantes de

femelles en chaleur ; et puis, quand je suis d'humeur joyeuse, je me dis que c'est presque marrant parfois de se faire draguer et de jouter verbalement... enfin, tant que ça ne tourne pas au vinaigre.

Ce jour-là, donc, j'avais choisi un quartier calme et friqué, ce qui limitait les risques d'agressions sauvages au cutter ou au pistolet d'alarme. Quel plaisir de sortir habillé normalement, en homme, tenue de ville, légère ! Évidemment, dans ce cas les femmes se retournent sur moi, l'œil éveillé, voire parfois égrillard ; mais étant dans un endroit où elles sont bien élevées, elles me décochent des « Bonjour, Monsieur ! » ou des « Oh, un homme ! Bonjour. » Sur quoi je réponds bien sûr : « Bonjour, Madame ! » J'aurais un chapeau, je le soulèverais comme on le faisait avant-guerre. Je suis un gentleman, quand même... Pas un dandy, mais bon. J'essaie de rester naturel. Je suis comme je suis ; pas besoin de jouer un rôle.

Une superbe vitrine de macarons et de chocolats avait attiré mes pas, et j'étais en train de contempler les merveilles qui s'y trouvaient quand une dame, à mon côté, tout en regardant la même chose que moi, me déclara sans aucune entrée en matière :

— Que de belles choses, là ; n'est-ce pas, Monsieur ?

— Oui, en effet...

— Mais c'est comme les fleurs : c'est périssable, et il faut en profiter très vite avant qu'elles ne soient plus bonnes... comme les femmes.

Je la regardai. C'était une femme d'un âge vénérable, mais bien mise. Des cheveux gris coiffés impeccablement. Très élégante. Très féminine.

— En tout cas, cela faisait bien longtemps que je n'avais pas vu un homme... si vous en êtes bien un... ?

— Je vous le confirme, Madame.

— Ce n'est pas désagréable, en tout cas... Et si j'achetais quelques-uns de ces fantastiques macarons, vous accepteriez de venir les partager avec moi devant une tasse de café ?

— Eh bien, euh...

Là, je fus pris par surprise. S'il y a une invitation à laquelle je ne m'attendais pas, c'était bien de la part d'une dame septuagénaire...

Elle ne me laissa pas répondre, vit ma gêne :

— Vous êtes pressé peut-être ? Vous n'avez pas beaucoup de temps... ?

— Eh bien, pas trop pressé... Disons que j'ai un tout petit peu de temps devant moi, pas trop, mais...

— Bon, alors attendez-moi. J'achète ces macarons et je vous emmène prendre le café chez moi ? J'habite à deux pas.

— Bon. Entendu.

Elle avait prononcé tout ça d'un ton calme, sans insistance, comme quelqu'un qui n'a rien à perdre, mais est sûr de lui.

Elle ressortit au bout de cinq minutes et je la suivis. Effectivement, nous fîmes à peine 500 mètres et elle s'arrêta devant le porche d'un immeuble haussmannien. Tandis que nous montions les escaliers, elle me dit d'un air rieur :

— Ça ne vous fait pas peur de suivre comme ça une inconnue ? Vous n'avez pas peur de vous faire agresser ?

— C'est plutôt moi qui devrais vous demander ça. Vous abordez un inconnu dans la rue et vous l'emmenez chez vous, vous pourriez vous faire braquer...

— Mais non. On voit bien que vous êtes un monsieur bien.

— Vous savez, les apparences... Qu'est-ce qui vous dit que je ne me suis pas bien habillé pour venir faire un mauvais coup dans les beaux quartiers ?

Elle eut un haussement d'épaules mi-moqueur, mi-blasé :

— Vous savez, jeune homme, il y a des choses qui ne trompent pas. Le langage, le maintien, la façon de se comporter. Je ne vais pas vous l'apprendre.

— Sans doute. Mais la malhonnêteté n'est pas l'apanage des voyous de basse classe. Il y a des escrocs très bien élevés. C'est même leur atout majeur, qui leur permet d'arriver à leurs fins.

Elle leva sur moi un œil inquiet mais qui retomba bien vite :

— De toute façon, je ne vais pas vous donner la combinaison du coffre que je n'ai pas, ni l'accès à mon compte en banque. Je donne facilement ma confiance, mais je ne suis pas naïve.

Elle me fit rire sincèrement, et je lui communiquai ma bonne humeur.

— De toute façon, vous m'avez dit que vous étiez un peu pressé. Les escrocs donnent toujours beaucoup de temps à leurs victimes.

— C'est vrai. Mais je ne vais pas me sauver dans cinq minutes. Des moments comme ceux-là sont rares, des moments de partage, des moments fortuits et agréables comme celui-ci.

Elle me regarda et me sourit, un sourire beau et sincère, un sourire où je lus un peu de bonheur et de reconnaissance.

Elle ouvrit sa porte et me fit entrer.

— Asseyez-vous, je vais préparer du café.

Elle m'avait fait asseoir dans sa cuisine, une cuisine très moderne et claire, comme son intérieur. Ca n'était pas le genre d'intérieur qu'on imagine chez une femme de cet âge et d'apparence bourgeoise. C'était néanmoins cossu, mais simple.

Être introduit dans l'intimité de cette femme – femme que je ne connaissais pas dix minutes avant, et dont j'ignorais même l'existence – me faisait un drôle d'effet. C'était émoustillant et un peu intimidant à la fois, mais j'étais touché par sa confiance, et en même temps je trouvais reposant de ne pas me faire sauter dessus par une chatte en chaleur, comme c'était si souvent le cas avec des femmes jeunes, effrontées, insolentes, et à la libido agressive.

— Vous savez, vous n'allez sans doute pas me croire, et ça va vous faire sourire, mais j'étais une belle femme. J'avais du succès. Je sais que vous aurez du mal à l'imaginer, parce que je suis une vieille dame maintenant... Mais je ne tiens pas à vous montrer des photos pour vous le prouver ; je le pourrais, mais ça va me démoraliser, et je ne suis pas de celles qui vivent sur le passé et la nostalgie de ce qu'elles ont été.

— Mais vous êtes toujours une belle femme ! lui dis-je sans sourciller et sans ironie, au risque de paraître flatteur ; il y a des femmes qui vieillissent mal. Vous avez de la chance de ne pas être de celles-là.

Elle sourit avec un air attendri.

— C'est mignon ce que vous me dites. Ah, si j'avais vingt ans de moins, je vous aurais séduit, je vous jure.

— Mais je suis séduit, lui dis-je avant de boire une gorgée de café.

Elle me regarda avec un air malicieux et interrogateur, et j'eus l'impression de voir dans ses yeux une lueur venue de très loin, quelque chose qui se réveillait.

Je reposai ma tasse, lui caressai doucement la main, puis posai ma main sur sa joue que je caressai tendrement. Son visage était beau, avec les rides d'une femme mûre, mais assurément pas celui d'une vieille femme. Elle laissa aller sa tête pour appuyer son visage dans ma main, ferma une petite seconde les yeux, soupira tandis que je continuais à lui caresser la joue avec tendresse.

Elle me regarda soudain avec des yeux sérieux et me dit d'une voix rauque :

— Vous savez que je pourrais encore vous donner du plaisir ? Si vous vouliez...

J'inclinai la tête, conquis, les yeux allumés par cette promesse de volupté.

— Pourquoi pas ? Je ne refuserais pas une proposition aussi alléchante.

Elle me regarda dans les yeux, et sans lâcher mon regard elle me dit doucement :

— Levez-vous.

Je me levai de ma chaise et m'approchai d'elle, répondant à l'invitation de ses mains tendues qui me guidaient vers elle. Elle défit ma ceinture, déboutonna mon pantalon et murmura :

— Il y a vingt ans, je me mettais encore à genoux, mais je ne peux plus ; pardonnez-moi. Mes articulations...

— Pas de problème. Je ne vais quand même pas me plaindre... lui dis-je en caressant ses cheveux gris abondants et soyeux.

Elle baissa mon pantalon et mon boxer, prit mon sexe dans la main, le caressa, palpa avec douceur mes testicules de l'autre main, manifestement avec contentement.

— Vous avez une belle bite, murmura-t-elle.

Dans la bouche de cette dame si digne, ces mots me surprirent. « Après tout, elle a eu une vie sexuelle, et elle est peut-être un peu émoussillée. » me dis-je. C'était doux et agréable ; elle s'y prenait avec tendresse, mais ça ne suffisait pas encore à me faire bander. Néanmoins cette situation commençait à me plaire et à m'exciter.

— Mettez-vous torse nu. Quand une femme me suce, je veux qu'elle soit torse nu, les seins à l'air.

Elle leva les yeux vers moi, étonnée, un peu inquiète.

— J'ai peur que vous soyez déçu. Je suis une vieille femme...

— Je vous prends telle que vous êtes ; ne vous inquiétez pas : j'aime les femmes. Je ne serai pas déçu.

Elle déboutonna son chemisier, le retira, et apparut dans un soutien-gorge gris des plus élégants, le genre de lingerie raffinée qu'une femme achète et met parce qu'elle porte une grande attention à elle. Je caressai un instant son cou, ses épaules ; de belles courbes douces, lisses, sur une peau mate, appétissante.

— Je vais vous aider, lui dis-je.

J'abaissai l'une après l'autre les bretelles sur ses bras puis, me penchant sur elle et lui collant mon service trois-pièces presque sous le nez, je défis lentement une à une les agrafes. Je la débarrassai de la pièce de tissu.

— Ils sont encore beaux, dis-je en les caressant à deux mains, lentement, les soupesant, les soulevant ; ils sont encore ronds, ils ont encore un beau volume.

Mes doigts errèrent sur les mamelons roses, les agacèrent, les pinçotèrent ; ils se mirent à durcir, à devenir de belles pointes, sous l'effet de la caresse et de l'émotion, sans aucun doute.

Je les travaillai un moment en insistant. Elle levait vers moi un regard troublé, éperdu. Je voyais que, malgré son âge, je commençais à lui faire de l'effet. Je caressai toute la surface de ses seins, ses épaules, son visage encore ; mon pouce passa sur sa bouche qui s'entrouvrit.

Tout ceci m'avait bien excité, et ma queue se dressait fièrement. Elle la prit dans sa jolie main, se pencha et emboucha le gland. Elle se mit à me sucer doucement, lentement, progressivement. Elle s'y prenait bien, la diablesse ! Elle n'avait rien perdu de la pratique qu'elle avait dû avoir, une pratique sûre et sensuelle.

Je ronronnais de contentement, caressant sa nuque, attrapant ses seins, commençant à les malaxer fermement. Elle se mit à gémir. J'eus peur d'y aller trop fort, de meurtrir ses chairs. Elle comprit, me sortit de sa bouche, et levant ses yeux vers moi me dit :

— Non, non, continuez. Vous pouvez continuer. Laissez-vous aller, défoulez-vous. Pelotez-moi comme vous peloteriez une jeune fille au corps ferme. Abandonnez-vous à votre désir, vous me flattez. Abandonnez-moi votre plaisir, j'aime !

Je me mis à lui masser les épaules, les bras, le cou, les replis gras de son dos, ses flancs, tandis qu'elle m'avalait de plus en plus loin, faisait des va-et-vient en s'aidant de ses mains sur mes couilles. Je sentais mon gland buter tout au fond de sa gorge, son nez taper contre mon bas-ventre ; j'étais terriblement excité : elle me suçait longuement et patiemment, vraiment bien à fond, bien appliquée à sa besogne.

Je saisis ses deux mamelons entre pouce et index et les travaillai durement, les pinçant de plus en plus fort, les étirant, les faisant rouler entre mes doigts, puissamment ; elle gémissait, mais sans protester ni ralentir, ni cesser de s'appliquer. Elle me faisait

grimper aux rideaux ! Quelle bonne pipeuse... Je n'en n'avais jamais rencontré de meilleure !

Je n'en pouvais plus. Je savais qu'elle voulait m'emmener jusqu'au bout, et probablement me pomper à fond, me vider de ma semence, et qu'elle allait la boire à longs traits et jusqu'à la dernière goutte ; mais j'avais désormais d'autres envies. Mes deux mains sur son visage le tirèrent en arrière, lui faisant comprendre fermement que je voulais arrêter la fellation.

— Je ne veux pas me contenter d'une pipe. Vous m'avez trop excité ; je me fiche bien de votre âge : je vais vous baiser, j'en ai envie !

Je la fis se lever de sa chaise et se retourner, puis s'appuyer contre le réfrigérateur. Je remontai rapidement sa jupe, la retroussant sur ses reins, et je fus surpris de découvrir avec plaisir que ses bas gris étaient autofixants. Cette vision sexy renforça mon désir. Je lui baissai prestement sa culotte élégante, assortie au soutien-gorge, et l'en débarrassai. Elle était désormais debout sur ses chaussures à talons, et me présentait une paire de fesses menues et un peu affaissées, mais qui restaient appétissantes, comme n'importe quel cul féminin.

Je trouvai dans la cuisine une bouteille d'huile ; j'en étalai un peu sur mes doigts, puis me mis à caresser l'intérieur de sa vulve et à l'huiler (la sécheresse étant physiologique à cet âge, je ne voulais pas la blesser, ni rendre ce qui allait suivre pénible pour elle ni désagréable pour moi). Sa chatte était bien rasée ; pas de poils gris hirsutes, mais un beau mont de Vénus soigné et doux, sensuel, agréable à palper, à presser, ce dont je ne me privai pas.

J'enfilai rapidement une capote lubrifiée (j'en ai toujours une dans ma poche, vu les rencontres impromptues auxquelles je suis sujet dès que je sors de chez moi) puis je me collai contre elle, enserrant ma verge entre ses fesses pour bien lui faire sentir ma virilité ; je la pris par les épaules, caressant ses bras. Mes mains descendirent et malaxèrent ses seins, et je lui soufflai à l'oreille :

— Vous sentez dans quel état vous m’avez mis ?

— Oh oui, je le sens bien... !

— Vous l’avez bien cherché, petite allumeuse ! Avouez que vous y avez pensé dès le moment où vous m’avez abordé.

— Je n’aurais jamais espéré... Mais il y avait si longtemps que je n’avais vu un homme... lui parler, le toucher... Je voulais prolonger ce moment. Jamais je n’aurais espéré que vous accepteriez ce café.

— Il y a combien de temps qu’on ne vous a pas enfilée ?

— Oh... plus de quinze ans.

— Alors je vais vous rappeler des souvenirs : je vais vous saillir !

Je guidai ma queue sur sa vulve, caressant ses lèvres douces avec mon gland en quelques va-et-vient bien sentis, puis tout doucement j’engloutis dans son ouverture le bout arrondi de ma pine, et d’un mouvement continu des reins je progressai jusqu’au fond : elle était étroite et chaude ! Elle poussa un petit râle de contentement. J’enserrai sa taille de mon bras gauche, ma main droite lui pelota ses seins, et je lui murmurai d’un air vicelard :

— Tu me sens bien ?

— Oh oui.

— Je vais bien te baiser, tu vas aimer ça. Je vais te baiser comme une salope !

— Mmmmmh...

Je me mis à la besogner lentement à longs coups de reins souples, tandis que ma main se mit à caresser doucement le velours humide de sa chatte.

— Ohhh oui...

— Tu aimes ?

— Oh oui, c’est bon !

— Ça te rappelle des souvenirs ?

— Oh, c’est meilleur que dans mes souvenirs. J’avais peur d’être déçue, mais c’est très bon. Tu es un amant extraordinaire ; tu es très doux, tu prends beaucoup de précautions... Ah, tu me fais du bien !

— Et toi tu m’excites !

— Oh merci, merci de me baiser si bien !

— Je vais t’en mettre plein ta petite chatte ! Elle est très bonne, très douce, tu me donnes du plaisir...

Elle se déplaça un peu, alla poser ses mains à plat sur la table de cuisine, se cambrant davantage, creusant ses reins, tendant et offrant son cul. Je me mis à la gratifier d’une vigoureuse levrette à un rythme soutenu, mes mains la cramponnant par ses légères poignées d’amour ou tripotant ses seins pendants qui ballotaient au rythme de mes coups de boutoir, et allant jusqu’à lui claquer deux ou trois fois les fesses.

Elle poussait des cris, se laissait aller, criait son plaisir, visiblement très excitée, perdant presque tout contrôle :

— Oui, baise-moi ! Baise-moi fort !

— T’aimes ça, hein ? ! T’en prends plein la chatte ! C’est bon de se faire trombiner, ma chérie !

— Oh oui, défonce-moi ! Baise-moi comme une salope !

— T’as pas honte de te faire ramoner la chatte, à ton âge...

— Oh si, j’ai honte, mais c’est bon !

— ... de te faire tringler dans ta cuisine, hein ? !

— Oh si, j’ai honte ! Je suis une vieille salope !

— Ah, tu l’as dit ! Une vieille salope qui aime se faire reluire, se faire farcir la chatte dans sa cuisine pendant que les autres font du tricot !

— Oh oui, j’ai honte mais j’aime ça ! Je me fais enfler comme une salope ! Ah, bourre-moi comme une chienne ! Fais-moi jouir, je vais prendre mon pied !

Et elle partit dans une extase qui secoua tout son corps avec des spasmes en saccades. Elle hurla brièvement son plaisir tandis que mes doigts pressaient à mort ses mamelons durcis.

Bien que n’ayant pas joui, je me retirerai (faisant si souvent l’amour, je peux durer longtemps, et même me passer de jouir

parfois...) Mais c'était sans compter sur la dame, qui ne voulut pas me laisser comme ça, question de fierté.

Toute essoufflée, elle m'emmena dans son salon, s'assit sur un pouf, ôta ma capote et commença à me branler en me léchant et suçant les couilles ; puis elle me prit en bouche et s'appliqua à me faire une pipe d'anthologie. Bien que je ne sois pas trop sensible à cette sensation, l'excitation d'avant aidant, je sentis grandir le plaisir.

Je pris son visage entre mes mains et me mis à baiser sa bouche comme un salaud. Elle s'y plia de bonne grâce, me laissa faire avec docilité, et je sentis bientôt l'apothéose arriver. Je grognai que j'allai jouir et retirai ma queue, m'apprêtant à agir en gentleman. Mais c'était sans compter sur le perfectionnisme de la dame et son amour du travail bien fait. Elle leva ses yeux brillants et troubles vers moi :

— Viens dans ma bouche, mon chéri. Je veux ta semence.

Je ne me fis pas prier et me laissai aller. Je gémis, et elle sentit ma queue gonfler juste avant le premier jet. Elle ouvrit la bouche et murmura :

— Donne-moi tout, donne-moi ta sève précieuse. Je vais t'avalier.

Je partis à longs traits, et elle se mit à déglutir consciencieusement. Elle me but jusqu'à la dernière goutte et me suçà la queue encore longtemps après.

Elle me la lâcha presque à regret.

— C'était bon ? Tu as aimé ?

— Oh, c'était excellent ! Vous êtes très douée... Et vous, vous avez bien pris votre pied ? Vous avez eu votre plaisir ?

— Oui, mon chéri. Mais j'avoue que j'ai encore envie... C'est incroyable, mais c'est vrai.

— Venez, lui dis-je.

Je l'entraînai vers le canapé et la fis s'allonger, cuisses bien ouvertes.

Je me mis à lui caresser la vulve avec des mouvements pressants et appuyés. Son corps ondulait de vagues. Je lui glissai deux doigts et la ramonai à un rythme soutenu. Elle avait fermé les yeux, gémissait, soupirait profondément, émettait des petits « Oh ! », « Ahh... »

Manifestement elle était, cette fois, longue à venir.

Finalement je me mis à genoux et lui offris ma botte secrète : gardant mes doigts en elle, ma bouche et ma langue se livrèrent à une chorégraphie complète sur l'ensemble de sa vulve tandis que je massais bien sa zone G, manifestement pas en sommeil. Elle se mit à hululer, à gueuler, à crier hors de tout contrôle. Ses poings serrés convulsivement, sa tête oscillait de droite et de gauche comme une jeune ingénue novice qui découvre le plaisir.

Un long feulement suivi de spasmes et de révolutions de tout son corps, et ses yeux écarquillés m'annoncèrent que je venais de l'achever.

Je restai un long moment à lui cajoler doucement l'intérieur des cuisses tandis qu'elle me caressait gentiment les cheveux en attendant de recouvrer ses esprits et la force de bouger.

Je parlai le premier :

— Désolé de vous avoir tutoyée tout à l'heure, mais c'était dans le feu de l'action ; et avec l'excitation...

— Mais tu peux me tutoyer, mon chéri. Et puis, après ce que tu viens de me faire, on peut dire qu'on est intimes. Tu es mon amant, maintenant...

— Oui, mais je tiens à vous vouvoyer, par respect pour vous.

— Comme il est mignon... me dit-elle avec un air attendri en me flattant le torse.

Après un brin de toilette nous reprîmes un café, puis je dus quand même me résoudre à prendre congé.

Elle allait me laisser partir sans même me demander mon prénom ni mes coordonnées.

Je lui demandai son numéro de téléphone que je notai dans mon agenda « pour si je repasse dans le coin », puis l'embrassai tendrement avant de m'en aller.

J'ai tellement de numéros de téléphone de femmes avec qui j'ai fait l'amour ou qui m'ont tapé dans l'œil que je dois marquer à côté une petite indication pour me rappeler qui elles sont.

Mais d'elle, je me souviendrai. Et pas seulement à cause de son audace, de son âge record parmi mes « conquêtes » ou de ses cheveux gris.

Mon emploi du temps est plein comme un œuf ; mon agenda ne me laisse que peu d'occasions pour flâner. Plusieurs mois se sont écoulés avant que je ne me rende compte combien temps avait passé. Mais cet après-midi, je l'ai rappelée. Je dois lui rendre visite dimanche. Elle m'a dit que le café serait chaud.

« *Et pas seulement le café !* » ai-je pensé.

Lazarius rencontre Eva Deline

Il n'est pas toujours facile de vivre dans un monde où il n'y a plus qu'un homme pour 50 000 femmes (et encore, parmi ces hommes il y en a en bas âge et quelques rares vieillards) ; même si la gent féminine est dans l'ensemble plutôt bien élevée et peu agressive, il vaut mieux éviter certains quartiers, certaines zones dites « sensibles » quand on est un homme et que cela se voit.

Je me déplace souvent en voiture, avec mes vitres fumées ; et encore, je reste prudent.

J'ai raconté dans l'histoire précédente que j'ai dû abandonner mon activité de médecin libéral ; c'était devenu trop compliqué : il m'aurait fallu des gardes du corps, des vigiles à l'entrée de mon cabinet, et j'aurais même dû me faire assister à chaque consultation par une infirmière pour éviter tout débordement de mes patientes. Or je n'aime pas pratiquer ainsi, et de toute façon trop de motifs de consultations étaient bidons, et je risquais que des patientes « insatisfaites » portent plainte contre moi par vengeance.

Donc rapidement je suis resté chez moi pour bosser en télétravail, exerçant dans le conseil. Mais ça m'a très vite gonflé. Et puis, quand on bosse par mail ou sur des forums, à moins de se faire passer pour une femme, le même cirque de harcèlement recommence vite.

Évidemment, on peut se faire passer pour une femme ; mais jouer avec mon identité n'était pas mon truc : je n'aime pas jouer un rôle, me faire passer pour un autre.

Diverses personnes – rencontrées physiquement ou sur Internet – me firent vite comprendre qu’il y avait une vraie demande, vu le ratio hommes/femmes, pour des prestations en nature.

Je m’en étais bien douté, mais c’était illégal, et il fallait être prudent.

Néanmoins, j’arrivai à m’entourer de personnes de confiance (qui étaient aussi intéressées car elles allaient profiter bien entendu de mon business grâce à un pourcentage sur mon chiffre d’affaires). Cependant, le risque – ou le côté pervers – de cet intéressement à mes gains était qu’elles risquaient ne me dégoter une clientèle exclusive de bourgeoises friquées mais exigeantes.

Attention : je voulais rester maître du jeu, imposer mes préférences et mes règles.

Si j’ai toujours été attiré par le SM, c’était pour rester du côté du manche, et non pas pour devenir le toutou de ces dames. Pas question que je devienne le gigolo prêt à tout et à ramper pour du fric, ni le jeune Chippendale dont on remplit le slip de bifetons et qu’on fait marcher à genoux pour un gros billet.

De toute façon, je n’étais ni un playboy (pas même un beau gosse, physique tout à fait ordinaire) ni un minet (j’avais « fêté » mes 41 ans dans le coma dont j’avais mis plusieurs mois à sortir et à m’en remettre), et je n’étais pas impécunieux. J’avais besoin de gagner ma vie, et je la gagnais correctement avec des activités légales mais ennuyeuses ; je pouvais gagner davantage sans abuser ni attirer l’œil du fisc sur moi, sans trop me fouler, en faisant ce que je voulais et en sélectionnant mes clientes.

J’appris, bien entendu, qu’un certain nombre de mecs (enfin, ceux qui l’acceptaient et qui ne demeuraient pas monogames ou fidèles à leur petite femme) pratiquaient le même business, et ceci dans tout le pays. Évidemment, la plupart « exerçaient » dans la capitale ou les grandes villes de province, vivant dans des endroits agréables (pourquoi se gêner) et travaillaient plutôt

avec la meilleure clientèle : les femmes friquées, les plus jeunes de préférence, les plus minces et les mieux foutues.

Les tarifs qu'ils pratiquaient dépendaient évidemment du pouvoir d'achat de leurs belles clientes ; ainsi, pour les jeunes et jolies, ils appliquaient des prix plus raisonnables (sauf pour les playboys les plus jeunes, les plus canons, les plus endurants), prix qui augmentaient quand les dames dépassaient la quarantaine, voire la cinquantaine.

Je me suis alors dit qu'il y avait de la place pour tout le monde, et qu'avec mon physique banal et mon âge moyen, autant me positionner sur les quinquas et sexas, sur les rondes et les grosses (que j'affectionne), et sur des femmes des classes moyennes ou moyennes/supérieures qui pouvaient se permettre un folie de temps en temps entre 500 et 2 000 €.

Et puis, en plus de ces critères, je me mettais au service de femmes rondes et/ou mûres – voire très mûres – qui avaient des fantasmes de fessée, de soumission, voire de vraies masochistes.

En somme, je joignais l'utile à l'agréable.

J'acceptai également de me déplacer en province, moyennant un tarif supplémentaire pour mes frais et mon temps passé, étant donné que ma « prestation » pouvait durer quatre heures ou plus, selon des tarifs en conséquence.

Je joue un peu avec le feu, je l'avoue, mais toute activité illégale – soit-elle d'utilité et de salubrité publique – a sa part de risque.

Cela fonctionne essentiellement par le bouche à oreille.

Parfois mes « postulantes » (qui deviennent parfois mes clientes) se sont vu essuyer un refus par un jeune mec ou un homme mature de province parce que « trop vieille », « trop grosse », « trop typée » (on dirait une vieille pub d'une célèbre marque de fromage fondu...), ou bien le prix qui leur était demandé était exorbitant (et dissuasif) eu égard à leur bourse ou à cause de leur physique.

Moi, j'aime bien les physiques quelconques ; cela m'importe peu à condition que la personnalité de la dame me convienne, et si mes demandes me plaisent et m'attirent.

Avec les deux personnes qui travaillent pour moi, l'organisation est désormais bien rodée : elles examinent les demandes avec des photos – voire une vidéo – de la dame, et un questionnaire sur leurs poids, taille, mensurations et leurs goûts, leurs souhaits, leurs fantasmes.

Certaines, et c'est bien normal, veulent être prudentes et envoient des photos qui masquent leurs yeux, des vidéos où l'on ne voit pas leur visage ; au début, de toute façon, elles restent anonymes. Et certaines le restent jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire le moment où je les rencontre pour la première fois.

Lors de cette première rencontre physique (toujours dans un appartement loué à des femmes désireuses de rentabiliser un peu leur bien et qui ferment les yeux sur l'usage qui en est fait – d'autant que j'ai à cœur de le leur rendre toujours en ordre et en parfait état – la population ayant été divisée par deux à cause du fléau, le prix de l'immobilier s'est effondré), je me réserve une dernière fois le droit de refuser la prestation, chose que je ne fais jamais : étant déjà en possession de photos, vidéos et questionnaire de la dame, j'ai pu me faire une bonne idée de son physique et de sa personnalité ; tout au plus puis-je ajuster le prix demandé (10 % maximum, comme annoncé dans le contrat informel).

Naturellement, c'est réciproque : ces dames ont le droit d'être déçues par ma personne et mon physique. Mais j'ai vite appris que les femmes sont très cérébrales ; et le charisme, le charme, et ma façon de traiter avec elles sont tout aussi importants et l'emportent le plus souvent, en définitive.

Parfois, j'ai des surprises. Non que le physique de la dame soit très en deçà de ce que j'avais cru, ni bien au-dessus. Non, je veux dire qu'il s'agit de personnes connues. Et dans ce cas, mes agentes

m'en avertissent très en amont sans savoir de qui il s'agit car elles restent anonymes et masquées jusqu'au dernier moment.

Bien entendu, la plupart sont assez craintives et exigent des garanties ; il y en a même qui viennent le jour de la rencontre avec une de leurs agentes qui demande tout d'abord à inspecter l'appartement à la recherche d'une caméra cachée, d'un micro. Elles ont très peur de faire l'objet d'un chantage. Avec moi, elles sont en général vite rassurées car j'inspire confiance ; et je leur explique que si j'agissais de la sorte alors que j'ai une réputation – fût-elle clandestine – je tuerais le métier et assécherais mon potentiel de clientes.

Néanmoins, la qualité de mon « service », ma discrétion, exigent un tarif plus élevé ; mais cela les rassure, et elles acceptent de payer plus. Voilà comment je m'en sors bien.

J'envisage néanmoins de louer une maison spéciale pour elles, à la campagne, retirée et loin de tout, dans un endroit isolé et discret, pour les rassurer.

Parfois mes agents leur proposent que l'entrevue et la suite se passent dans un endroit de leur choix, ce qu'elles acceptent parfois. Rarement dans une résidence qui leur appartient (afin que je ne sache pas trop de choses, que je ne risque pas d'avoir d'emprise sur elles), mais une maison qu'elles ont louée pour la journée à une personne discrète également : on n'est jamais trop prudent.

Bien entendu, j'établis la plupart du temps de bonnes relations avec mes clientes, des relations chaleureuses, saines, basées sur la confiance mutuelle, la loyauté. D'autant qu'après, elles m'envoient des connaissances, parfois... Souvent, même.

Par contre, je n'aime pas tourner avec une clientèle toujours la même. Outre la monotonie, c'est compliqué pour moi de devoir me renouveler. Si elle a envie de « la même chose » lors des fois suivantes, en réalité elle a rapidement envie de variété, de changement, et c'est difficile au bout de plusieurs rencontres de faire pour qu'elle ne soit pas déçue. Donc, au bout de plusieurs semaines ou mois, mon

agenda devient trop plein, trop tendu, et elle finit par comprendre qu'elle devrait s'adresser ailleurs.

À moins que j'aie envie de la surprendre, que je sois assez inspiré pour lui faire découvrir d'autres choses.

Il ne faudrait pas tomber dans la routine d'une vie de couple, d'une relation amant-maîtresse qui s'éternise et s'enlise dans l'ennui, l'habitude, et qu'il ne reste à la fin que de la tendresse ; bref, qu'on finisse par se voir pour prendre le thé ensemble et jouer aux échecs... Ce serait un peu cher pour ça !

Mais, pour en revenir aux « surprises », je vais vous raconter qui j'ai été amené à rencontrer il y a peu.

Agnès (mon agente) m'informe en effet qu'une personne qui a souhaité s'offrir mes services dit être « connue » et demande que sa demande soit examinée avec la plus grande prudence et une extrême discrétion. Agnès lui a répondu que la discrétion était garantie par la maison et que l'on pourrait examiner sa demande, sans photo ni vidéo, bien entendu.

La cliente lui précise simplement qu'elle est une personne qui a été très connue par le grand public car elle a travaillé pendant de longues années à la télévision.

Hum, une personnalité médiatique... Cela m'intrigue et pique ma curiosité ; c'en est presque grisant !

Sans lui demander de révéler son identité, Agnès – qui est très professionnelle, qui sait maintenant comment je veux travailler, et comment agir sans effrayer les clientes – lui demande par mail de commencer par remplir sa fiche technique et le profil de sa demande.

Je découvre la fiche technique :

66 ans, blonde, yeux gris, cheveux courts, 1,69 m, 61 kg, 85B-60-80.

Se décrit comme « jolie, souriante, pétillante, bien faite, ne fait pas son âge ».

L'âge me fait un peu tiquer. Bon, si elle est très jolie, pourquoi pas ? Même si elle n'est pas ronde, et en est même loin.

Admettons. Voyons la suite.

Questions sur les fantasmes SM

1. Envies de soumission :

psychologique physique sexuelle

2. Envies d'exhibition

3. Envies de bondage

4. Envies de masochisme

5. Envies de châtiments corporels

À la première question : oui pour les trois, avec le commentaire suivant : « Si climat de confiance, respect, progressivité, sans violence ni vulgarité, ni insultes, ni brutalité (je suis une petite chose délicate et fragile). Et avec l'hygiène et la sécurité sanitaire. »

À la deuxième question : oui, avec le commentaire suivant : « Si le regard de l'homme n'est pas dégradant, mais respectueux. »

À la troisième question : oui, avec le commentaire suivant : « Si pas douloureux... »

À la quatrième question : oui, avec le commentaire suivant : « Soft, et progressif. Je n'aime pas avoir mal. »

À la cinquième question : oui, « Idem. »

Là, je commençais à être intéressé !

Je demandai à Agnès de lui répondre que j'étais très respectueux de mes clientes, de leurs désirs, et que lors de la première rencontre – et à tout moment – on pouvait toujours arrêter le jeu.

Par ailleurs, elle lui écrivit avec mon autorisation qu'étant issu d'une profession de santé, je connais bien les femmes (ainsi que les femmes mûres), que je suis très délicat avec elles, et que je serai ravi de faire sa connaissance, que nous pourrions en parler – même sans engagement – si elle n'était pas prête.

Sa réponse fut enthousiaste ; elle semblait assez rassurée.

Le jour dit, elle vint seule. Agnès l'accueillit, la fit entrer dans le grand appartement cossu que je louais à la journée dans les beaux quartiers de la ville.

Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir qu'Eva Deline était cette fameuse cliente ! Qui ne connaissait pas cette ancienne speakerine et présentatrice que les téléspectateurs ont pu contempler des années durant et quotidiennement sur leur petit écran, et en pied !

Je l'accueillis chaleureusement, lui tendis la main comme à une grande dame, et la félicitai pour sa fraîcheur éternelle, sa beauté resplendissante ; je lui déclarai très sincèrement que je la trouvais beaucoup plus belle et pimpante qu'à ses débuts alors qu'elle était plus jeune ; la maturité lui allait bien, elle semblait avoir trouvé un équilibre céleste, la grâce l'habitait réellement.

— Vil flatteur ! me dit-elle en souriant de toutes ses dents, rayonnante.

J'étais subjugué par sa voix douce et féminine. Il est vrai qu'elle avait dû être choisie pour ce job à ses débuts en raison de cette voix, ce charme et cette beauté, et que c'était vraiment mérité.

Je lui dis de se mettre à l'aise, de s'asseoir et qu'Agnès allait nous préparer un thé.

Pendant que l'eau chauffait elle me parlait avec ravissement, sans s'arrêter, sans doute rendue un peu anxieuse par cette rencontre, tandis que je buvais ses paroles.

Puis Agnès nous servit le thé et nous demanda si elle pouvait partir. La question était autant destinée à Eva qu'à moi. Eva se frotta les mains, ses belles et grandes mains fines, d'un geste un peu nerveux, et acquiesça avec un sourire un peu crispé.

Nous restâmes donc tous les deux et finîmes notre thé, sans hâte. J'avais tout mon temps à lui consacrer. À mes yeux, elle était un peu une princesse, et mon temps n'avait plus d'importance. Elle ne méritait aucune précipitation, mais mon plus grand soin.

La conversation commençait à s'assécher.

— Bon, dis-je, et si nous en venions à ce pour quoi vous êtes venue ?

Elle eut un petit rire nerveux.

Je pris sa fiche technique qui était juste sous ma main.

— Vous avez envie d'être soumise à un homme... dans le respect, bien entendu.

— Oui...

— Parfait. Vous pouvez être tout à fait rassurée. Je suis l'homme qu'il vous faut. Naturellement, si vous ne vous sentez pas encore prête aujourd'hui, ou si vous avez peur, on peut prendre rendez-vous pour une fois prochaine. C'est comme vous voulez. C'était convenu comme ça, et je tiens à respecter ce que j'annonce. Je ne souhaite pas vous brusquer ; c'est vous qui décidez... ajoutai-je en la regardant avec un air interrogateur.

— Non, non, je suis prête. Je suis venue avec cette intention, dit-elle après un court silence.

— Bon, alors commençons. Si vous commencez par vous lever ?

— Oui, fit-elle en se levant de sa chaise.

— Mettez-vous là debout devant moi, et déshabillez-vous.

— Oui. Euh... entièrement ?

— Naturellement : entièrement. Il est venu, le temps de réaliser vos fantasmes. Et pour commencer, d'obéir. Il est trop tard pour avoir un sursaut de pudeur.

— Oui... dit-elle tout en commençant à se déshabiller et à poser ses vêtements sur la chaise.

— Et pour commencer, prenez l'habitude de m'appeler « Maître » ou « Monsieur » ; je vous laisse le choix.

— Oui, Monsieur.

— Quand vous avez terminé, vous mettez les mains sur votre nuque et vous vous tenez droite face à moi, jambes légèrement écartées.

— Oui, Monsieur.

Elle avait déjà retiré sa jupe, ses collants et son polo, et se trouvait dans un adorable shorty blanc en dentelle et un soutien-gorge coordonné ravissant. Elle le retira et se déculotta lentement et avec grâce.

J'avais l'impression qu'elle prenait du plaisir à s'exhiber. Il faut dire que pour son âge elle avait un corps très appétissant et tout à fait délectable.

Je constatai avec satisfaction que son pubis était parfaitement glabre, conformément aux recommandations qui sont envoyées aux clientes avant leur premier rendez-vous, comme celles qui demandent que le corps soit parfaitement soigné et que leur tenue vestimentaire soit recherchée (sans être vulgaire).

J'avais déjà remarqué que ses ongles étaient longs et soignés, joliment couverts d'un vernis rose brillant. Sa coupe de cheveux était impeccable ; courte mais légèrement bouclée, elle lui allait vraiment bien. Elle avait gardé son joli collier de perles et ses boucles d'oreilles assorties qui lui donnaient un air élégant et chic, très excitant.

— Vous gardez vos bottes.

Elle remit ses jolies bottes de cuir marron et se plaça comme je le lui avais dit. Elle semblait un peu tendue et n'en menait pas large. Je me levai et m'approchai d'elle. Elle était vraiment belle. Je tins à la mettre à l'aise, à la rassurer un peu.

— Je constate avec satisfaction que vous vous êtes parfaitement conformée aux recommandations. Votre corps est parfait. Mettez bien vos coudes en arrière. Cambrez-vous un peu ; redressez-vous. Une soumise doit être fière, et se tenir fièrement. Parfait ! Vous êtes vraiment très belle.

Je posai ma main sur son bras. Elle frissonna. Je caressai un peu son épaule au galbe parfait. Je pris son pubis dans ma main et le pressai légèrement.

— Mmmm... Vous avez une peau très douce. Et votre sexe est magnifique. Ce bombement est très émouvant.

Je me mis à palper ses seins l'un après l'autre, les soulevai un peu, les soupesai, les caressai délicatement.

— Vous avez vraiment de beaux seins. Ils tombent un peu, ce qui est normal compte tenu de votre âge, mais ils sont magnifiques. De belles mamelles de soumise. Ils sont sensibles ?

— Oui, un peu, répondit-elle en baissant les yeux, ... Monsieur.

— Ne baissez pas les yeux. Seulement quand je vous le demanderai. Regardez-moi droit dans les yeux.

Elle fixa ses beaux yeux clairs dans les miens. Ils étaient doux et résignés.

Je commençai à attraper une pointe de ses seins et à jouer avec.

— Ces mamelons sont ravissants, dis-je tout en sentant qu'ils se dressaient instantanément. Vous savez que je les appelle « fraises » ? Tout ça, c'est parce que quand ils ont subi le traitement que j'aime leur appliquer ils prennent cette jolie couleur rouge qui rappelle les fraises bien mûres...

Son regard se troublait. J'y lus un semblant d'inquiétude.

— Pensez-vous que vous pourrez le supporter ? ajoutai-je en froissant de plus en plus fort son adorable mamelon.

— Oui... peut-être... J'essaierai, Monsieur.

— Bien. Tu es une bonne fille. Une bonne soumise.

Ses yeux brillèrent, toujours dans les miens, s'humidifiaient. Je faisais alterner les pressions fortes entre mes doigts et les caresses

en faisant rouler pouce et index. Je sentais son souffle un peu court mais elle ne criait pas, ne gémissait pas, subissait le travail sur ces parties des plus sensibles bien docilement.

— Hum, tu es une bonne élève. Je sens que tu vas t'appliquer à devenir une bonne soumise. Je te sens très docile. Je sens que tu es douée, que tu es faite pour ça. Tu sais que j'adore dominer les femmes de ton âge ? Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Je vais t'éduquer, te dresser, comme une bonne femelle que tu es. Et je vais y prendre beaucoup de plaisir... et toi aussi, bien entendu. N'est-ce pas ? lui dis-je alors que j'avais saisi sa nuque frêle, lui faisant sentir mon emprise avec ce signe de possession.

— Oui Monsieur ! répondit-elle avec comme un sourire dans la voix, où je sentis du contentement ou de la satisfaction.

Je ne pus résister à fondre sur sa bouche fraîche, finement enduite d'un rose brillant et discret, et l'embrassai profondément et sensuellement.

Je la lâchai et lui ordonnai :

— Maintenant, tourne-toi !

Elle s'exécuta, effectuant un lent et gracieux demi-tour, toujours les mains sur la nuque.

Sa taille, sa chute de reins et sa croupe étaient des plus émouvantes. Et ses cuisses étaient parfaites, lisses et sans défaut.

— Hmm... tu as des fesses de princesse, oblongues et gracieuses. Tout ton corps est harmonie. On dirait un instrument de musique.

— Merci, Monsieur.

Je caressai ses hanches et le bord extérieur de ses fesses. Quel ravissant postérieur ! Quelles courbes délicieuses !

— Enlève tes mains de ta nuque. Maintenant, tu vas écarter un peu plus tes jambes et te pencher lentement en avant, au maximum, et poser tes mains sur tes chevilles... si tu peux ; sinon, sur tes jambes.

Mais la bougresse, avec son corps de gazelle, était souple, et elle se pencha délicieusement et sensuellement, atteignant presque ses chevilles. J'aurais juré qu'elle prenait du plaisir à cette impudique exhibition.

— Mmmm... je ne sais pas si tu as conscience du spectacle que tu m'offres. En tout cas, tu as l'air d'aimer ça. J'aime qu'une femelle m'offre de bonne grâce pareille vue sur son intimité.

Pas besoin d'écartier ses fesses ainsi bien tendues et bien déployées. Je les caressai, ces fesses félines, et vis sa petite rosette borgne, délicate, toute glabre et bien nette, qui était d'une jolie teinte cuivrée. Je passai un index sur cette jolie petite cible pour en apprécier la douceur. J'appuyai un peu sur l'anneau musclé qui me parut bien tonique.

— Humm... on dirait que tu as encore une petite rondelle de jeune fille. J'ai l'impression qu'elle n'a pas beaucoup servi.

Elle ne broncha pas. J'insistai :

— Je suppose quand même que tu l'as déjà offerte à un homme ?

— Non... enfin, pas souvent... Il y a longtemps, Monsieur.

— Eh bien, je devrai la prendre, comme chacun de tes trois orifices.

— Mais ça fait mal, Monsieur !

— Ne t'inquiète pas. Je suis très patient. Je saurai te préparer suffisamment longtemps et avec douceur. Je prendrai le temps qu'il faut pour la conquérir. Aucune petite rosette ne m'a jamais résisté, et je me rendrai maître de ta citadelle comme de toutes les autres.

Sa fente bâillait juste en dessous, entre deux paires de lèvres souples et bien charnues.

J'empaumai délicatement cette vulve offerte aux babines lisses et la caressai lentement.

— Tu as une belle chatte. Une jolie tirelire. Une belle chatte de femelle. Une vulve parfaite de soumise. Il n'y manque qu'un petit anneau d'or de chaque côté, qui permettrait de la fermer par

un petit cadenas d'amour. Reste comme ça ! lui dis-je en faisant le tour.

Sa nuque était légèrement redressée ; elle essayait de me regarder. D'une main ferme je la remis droite, autant pour qu'elle ne souffre pas d'une courbature du cou que pour lui montrer que le maître avait autorité sur son corps.

Dans cette position, ses seins charmants pendaient comme de fins obus. J'en saisis un et me mis à le presser de plus en plus fort.

— Voilà de ravissantes mamelles de soumise. J'ai hâte de te voir à quatre pattes dans une position pour laquelle tu es faite. J'ai envie de te traire, de te pomper, de te vider les seins de toute leur substance (même s'il n'y a plus rien dedans), de te les essorer. Si je pouvais, je te brancherais même à une trayeuse pour te les aspirer.

Elle eut comme un petit frisson d'angoisse.

Je pris son joli menton dans ma main, caressai son beau visage, puis je la redressai et l'embrassai profondément à nouveau. Le baiser se prolongea assez longtemps.

Lorsque je me détachai de sa bouche, elle avait les yeux humides. Elle me souffla :

— Merci... Monsieur.

Je refermai à nouveau ma main sur sa fine nuque.

— Viens, ma belle.

Je l'entraînai dans la pièce à côté, un élégant séjour qui est transformé quelque peu lorsque je loue cet appartement cosu (du mobilier spécial pour soumises est sorti des placards et installé pour la circonstance par la femme de ménage selon mes directives¹ : un cheval d'arçon muni d'attaches pour les membres, un chevalet horizontal en X, et une croix de saint André verticale y

1. Je vous raconterai une prochaine fois comment la femme de ménage, lors d'une de mes visites, a demandé avec un regard trouble des explications sur l'utilisation de ce mobilier et a demandé à l'essayer, ce que je ne lui ai pas refusé ; la propriétaire de l'appartement me presse également pour que je lui offre une première expérience...

sont installés, sans compter une grande armoire et une commode remplies d'instruments que j'affectionne.

Un bureau permet d'y pencher et d'y attacher les soumises, torse contre le plateau, des crochets de cuivre au sol (le reste du temps dissimulés sous un tapis ancien) permettant d'y fixer leurs chevilles tenues à bonne distance l'une de l'autre par une barre d'écartement.

Je demandai à ma chère Eva de bien vouloir monter sur le cheval d'arçon et de s'y installer le mieux possible.

Celui-ci est recouvert d'un cuir confortable, mais est assez court, si bien que la soumise n'y repose en appui que sur son ventre : il s'arrête juste en dessous des seins, qui pendent dans le vide, libres.

Eva, qui est assez grande, eut un peu de mal à s'y asseoir à cheval, faisant reposer sa vulve sur le rebord postérieur, sa poitrine étant libre et en porte-à-faux bien en avant du rebord antérieur. Elle ne savait que faire de ses mains ; je lui ordonnai de laisser ses bras ballants au lieu d'essayer de se cramponner au cuir de la selle. Je lui passai des bracelets de cuir autour des chevilles et des poignets que je reliai avec un mousqueton aux anneaux de métal justement prévus à cet effet et situés sur les pieds du cheval d'arçon.

Elle ne semblait pas très rassurée.

— Est-ce vraiment nécessaire, Monsieur ? Pardon de vous poser cette question, Monsieur.

— Je sais que tu es une bonne soumise, et bien docile, jusqu'à présent. Néanmoins, ceci est destiné à t'éviter des mouvements intempestifs de fuite qui m'obligeraient à te punir sévèrement.

Et j'ajoutai immédiatement :

— Aie confiance en ton maître.

Elle était vraiment belle et gracieuse ainsi installée, sa croupe offerte et tendue en arrière, ses seins fuselés pointant piteusement vers le sol. Je ne pus résister au désir de caresser ses fesses entrouvertes.

Sa peau était incroyablement douce. Quelle magnifique poupée !
Et toute à moi en ce jour.

— Ma chère et douce Evelyne, je vais vous fesser.

Elle ne rétorqua rien.

Je continuai :

— À quand remonte la dernière fois où vous avez été fessée ?

— Oh... des années.

— Quel âge aviez-vous donc la dernière fois ?

— Dix ans, peut-être...

— Vous n'avez donc jamais été fessée.

— ...

— Vous avez donc bien fait de venir me voir. À 66 ans, il est temps de commencer. Vous allez découvrir quelque chose ; je vais vous faire découvrir un plaisir nouveau. Vous ne regretterez pas, vous verrez. Quand une femelle commence, ensuite elle n'a plus envie d'arrêter.

Elle se cabra un peu, se dandinant légèrement sur le chevalet, comme une jeune pouliche qui donne des signes d'impatience. Ma main descendit sur ses cuisses lisses et apprécia leur forme allongée, la peau satinée. J'effleurai l'orée du sexe, les lèvres bien ourlées, mon doigt remontant jusqu'au fin petit cratère déprimé en son centre de façon si émouvante, le caressant du bout de la pulpe. Je la vis creuser ses reins nerveusement et tout son corps se couvrir de chair de poule, à la vitesse d'un frisson.

Je palpai tout en caressant ses ravissants hémisphères, puis lentement, éloignai la main à une petite distance pour prendre mon élan et mieux la faire s'abattre sur sa fesse. Le claquement retentit. Puis un autre, doucement d'abord, et très lentement, alternant systématiquement droite et gauche.

Elle ne bronchait pas.

La main s'abattait fermement, se refermant comme si elle voulait à chaque fois emprisonner et garder la chair élastique en elle afin de prendre un peu de sa chaleur. Puis j'accélérai légèrement le rythme et commençai à élargir la zone d'impact, en claquant plus sèchement la peau tendue et tendre.

Elle ne réagissait quasiment pas. La peau rosissait désormais de plus en plus visiblement. La chaleur montait, sur sa peau pâle comme dans la pièce. Nos deux cœurs battaient de plus en plus fort et de plus en plus vite, comme le rythme de la fessée.

De temps en temps, je faisais des pauses de quelques secondes. Je couvrais désormais tout son fessier, de la partie intime à l'intérieur du sillon fessier jusqu'au bord de la hanche, et du bas des reins jusqu'au pli séparant la fesse du haut de la cuisse.

Elle respirait de plus en plus fort, mais aucun son ne sortait de sa gorge. Ça me plaisait.

Quand ma main s'attaqua à sa cuisse lisse et bombée, elle se mit à pousser des petits cris. J'alternais fesses et cuisses. Elle ne protestait pas sur ses fesses, mais criait quand la claque frappait sa cuisse.

Son fessier prenait une teinte bien rouge désormais. Il était brûlant. Elle encaissait bien.

Je cassai le rythme pour distribuer désormais des salves brèves mais rapides sur son beau cul, répartissant la claquée de façon harmonieuse sur le maximum de surface possible.

Elle poussait des petits cris brefs et émouvants, à peine audibles.

J'interrompis la punition et m'accroupis à sa tête. Je pris délicatement son menton et le redressai jusqu'à ce que ses yeux clairs se fichent dans les miens. Ils étaient brillants, troubles. Quelque chose l'habitait désormais.

Je lui demandai très doucement :

— Est-ce j'arrête là ou est-ce que je continue ?

Elle répondit sans hésitation :

— Vous pouvez continuer.

— Êtes-vous sûre que c'est ce que vous voulez ?

— Oui Monsieur.

— Êtes-vous sûre que vous pourrez le supporter ?

— Oui Monsieur. J'en ai envie.

— Alors vous aimez ça ?

— Oui, j'aime. J'en veux encore !

— Alors il va falloir me le demander en y mettant les formes...

— Fessez-moi encore, s'il vous plaît. Fessez-moi, Maître.

« Humm » dis-je en contemplant son visage, ses beaux yeux de femelle conquise ; je pris sa bouche avec passion, y enfonçai ma langue. Elle me rendit cette galoche avec fougue.

— Puisque vous le voulez... la punition va vraiment commencer ! dis-je en retournant vers sa face cachée.

Je me mis alors à lui claquer son adorable et délicieux postérieur avec force, comme si j'étais en colère, à un rythme régulier et soutenu. Là, elle se ne retint plus, et la pièce s'emplit de ses cris, des cris intenses, poussés avec la toute puissance de sa jolie voix de mezzo-soprano, des cris terribles et désespérés, des cris de femelle qui jouit violemment, qui s'abandonne et lâche prise.

Cette vigoureuse et violente claquée ne dura peut-être pas plus d'une minute mais elle fut aussi terrible pour elle que pour mes bras qui furent vite courbaturés et pour mes mains qui me brûlaient. Quand je revins vers sa tête, ses larmes coulaient avec son *Rimmel* ; elle peinait à reprendre son souffle.

J'attrapai ses seins, les malaxai entre mes doigts, les pressai fortement. Elle ne réagit que lorsqu'ils avaient glissé vers ses pointes fermes et commençaient à les travailler sans douceur.

Elle se remit à pousser des cris stridents.

Je les lâchai, mais pour aller quérir une paire de pinces métalliques. Je m'appliquai à en poser une bien sur la pointe de son mamelon. Elle cria longuement.

— Chochotte... lui dis-je, ça, c'est une pince pour débutante.

— AH! AH! Ça fait mal... OOOHhhh...

— Vous allez vous y habituer.

— Ouïouïouille... ouille! Ah, c'est terrible!

— Mais non. Vous verrez : ce sera pire quand j'aurai placé un petit poids au bout de chaque chaîne. Et pire encore quand vos seins se balanceront parce que j'aurai recommencé à vous tanner le cul.

Elle haleta davantage quand les petits poids oscillèrent au bout de ses mamelons.

— Maintenant, ma belle Eva, il est temps que vous goûtiez à un autre plaisir.

Je me saisis de mon long martinet en caoutchouc et pris position à la meilleure distance de sa croupe. Ses fesses oblongues étaient d'un rouge tomate bien mûre. D'un geste assuré d'expert, je me mis à lui cingler lentement son fessier, visant l'intérieur de ses fesses, la proximité de son anus. Elle se remit à pousser des cris brefs et aigus.

Je ne me laissai pas attendrir ni apitoyer et continuai à lui flageller de la même façon fessier et cuisses qui se marquèrent bientôt de traits roses vifs. Je m'appliquai à bien doser la force avec laquelle les lanières giflaient sa tendre peau de femme mûre.

Ses cris étaient espacés régulièrement, au rythme des coups de martinet, me faisant penser que si elle n'avait plus supporté la punition, si elle avait voulu y mettre fin, elle aurait supplié, imploré ; mais tout ceci m'indiquait qu'elle n'en était pas encore rassasiée.

Je m'arrêtai un instant, m'approchai du bel objet de convoitise et caressai délicatement l'intérieur des fesses, là où la peau était restée blanche, peu atteinte par l'extrémité des lanières. Mes doigts descendirent lentement, effleurant le tégument presque nacré, caressèrent la rosette plus sombre.

Ils s'insinuèrent avec audace dans l'entrebâillement de la vulve rose et délicate où je constatai avec satisfaction une bien émouvante douceur humide.

— Eh bien, Madame, on peut dire que vous ne pouvez guère camoufler le fruit de vos émotions et de votre trouble, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas. Je fis le tour et trouvai son visage très rouge ; ses joues s'étaient empourprées.

— Très chère Eva, je vous ai corrigée et j'ai pu constater que ça a eu l'air de vous plaire. Êtes-vous satisfaite de ce début de punition ?

— Oui, Monsieur !

— C'est bien. Vous m'en voyez content également. Mais je trouve qu'une bonne soumise, même débutante, se doit de remercier son maître. Vous allez me montrer votre reconnaissance.

Là-dessus, alors que j'avais le ventre à hauteur de son visage, je m'approchai encore, presque à la toucher, et je me débraguettai.

Ce faisant, j'ajoutai :

— Appliquez-vous, s'il vous plaît. Mettez-y du coeur. Ne me décevez pas.

Je tendis vers sa bouche ma queue déjà dressée et lui soulevai doucement le menton. Sachant d'instinct ce qu'elle devait faire, elle ouvrit la bouche et engloutit mon vit qui disparut entre ses lèvres.

Je me mis à faire de lents va-et-vient sans grande amplitude, en ondulant du bassin.

— Humm... grognai-je de satisfaction, une pipe d'Eva Deline, quelle chance j'ai !

Et tout en caressant son joli visage je me mis à baiser sa bouche de plus en plus fort tandis qu'elle mettait beaucoup de zèle et d'application à me sucer ; je sentais ses jolies lèvres et sa langue faire des merveilles. Ma pine durcissait encore, le plaisir montait. Je mis fin au mouvement pour ne pas risquer de jouir déjà et de partir dans sa bouche. Je la détachai enfin et l'aidai à descendre du cheval d'arçon. Elle commençait à se plaindre de courbatures.

Je lui pris la main et l'entraînai devant la table basse sur laquelle je l'invitai à monter et à s'y installer à quatre pattes.

— Voulez-vous des coussins pour mettre sous vos genoux, chère Evelyne ?

— Je ne suis pas une chochette... répondit-elle en souriant.

Les poids continuaient à se balancer au bout de ses mamelons mordus par les pinces, l'obligeant à effectuer des mouvements lents et prudents.

— Je vous trouve très belle, ainsi, à quatre pattes, avec vos jolis tétons tirillés.

— Merci... souffla-t-elle.

— Écartez un peu les jambes, néanmoins. Et cambrez-vous bien.

Je ne pus m'empêcher de caresser encore sa nuque et de descendre sur son dos magnifique, ses reins, la naissance de ses fesses en feu.

— On dirait que vous êtes un de mes grands admirateurs, me dit-elle ironiquement.

— Sans être un de vos grands fans, j'avoue que j'ai toujours été un inconditionnel de votre beauté remarquable qui n'a fait qu'augmenter avec les années.

— Quel flatteur vous faites... Ça ne vous empêche pas de me fouetter... chose que vous faites très bien, et avec beaucoup d'application, je dois reconnaître.

— Vous méritez toutes mes attentions, que ce soit dans la tendresse comme dans la sévérité. Et je tiens à vous offrir le meilleur.

— Merci, Monsieur. Je dois dire que vous avez bien réveillé en moi des sensations de plaisir que je croyais enfouies très loin... et j'espère que j'aurai droit à ce que vous me soulagiez.

— Ne vous en faites pas, chère Evelyne. Il me tient à cœur que vous repartiez d'ici pleinement satisfaite et sexuellement comblée. Je suis au service de votre plaisir... et non l'inverse.

— Merci, soupira-t-elle. Je vous fais confiance. Je suis dans de bonnes mains avec vous.

Puis après un silence :

— Je suis votre femelle. Faites-moi découvrir des plaisirs inédits, interdits... du moment que je prenne du plaisir ; laissez libre cours à votre imagination. Faites-moi découvrir l'Amérique !

— Mais à votre service, Madame.

Là-dessus j'allai prendre dans l'armoire un élégant *rosebud* à la tête ornée d'un cristal aux facettes étincelantes.

— Je vais compléter votre beauté, chère Eva... dis-je en lui montrant l'objet.

Elle ne posa aucune question, ayant bien compris à quel endroit je le destinais.

Je pris un tube de gel, en versai une dose entre ses fesses, et lubrifiai également le *rosebud* sur toute la longueur. Je posai la pointe de l'objet sur son orifice borgne et le caressai quelques secondes avec.

Eva avait adopté une attitude d'attente patiente.

Je forçai légèrement sur le *rosebud*. Le petit anneau résista une seconde puis se relâcha – sans aucun doute sous l'effet de la bonne volonté docile de sa propriétaire – et l'extrémité de l'objet entra lentement en elle, élargissant progressivement le sphincter. Je fis quelques allers-retours afin d'assouplir le muscle anal de la belle, qui se laissa faire sans émettre un son.

Lorsque je forçai un peu plus, je vis son visage dans le grand miroir en face grimacer, mais elle engloutit l'objet jusque dans sa partie rétrécie, qui buta contre la tête du *rosebud*.

Je caressai et flattai ses fesses écarlates.

— Vous savez, ma chère, que vous êtes très sexy ainsi? Vous le seriez encore davantage avec des boucles d'oreille assorties ainsi qu'avec les mêmes cristaux au bout des chaînes de vos tétons.

Je me mis à ce moment à faire balancer les dites chaînes avec des amplitudes de plus en plus grandes.

Elle cria :

— AH!... Je vous en prie, enlevez-les, celles-là, je ne les supporte plus!

— Hum, admettons. Surtout que j'ai envie de vous prendre... et j'imagine les sensations que cela va provoquer sur vos mamelons quand je vais vous saillir comme une chienne...

— Oh noooooon!

— C'est moi qui décide. C'est moi le maître, ne l'oubliez pas!

— Mais cela va m'empêcher d'avoir du plaisir. Vous avez dit que vous étiez au service de mon plaisir, ne l'oubliez pas...

— Bon. Disons que je pourrais vous proposer un deal...

— Quel deal ?

— Je vais vous proposer un marché : je vous enlève ces pinces tout de suite, mais par contre je vous fais goûter à la strappe...

— La strappe ? C'est quoi, la strappe ?

J'allai d'un pas lent à l'armoire ancienne et parmi les divers instruments pendus je choisis une de mes strappes, de longueur moyenne. Je revins vers elle et la lui mis sous les yeux qu'elle écarquilla, plus de crainte que de surprise. Ils parcouraient l'objet, belle lanière de cuir souple, de 6 cm de large sur 45 cm de long. Je lui fis humer l'odeur enivrante, lui caressai le visage avec, la fis passer sous son menton et la naissance de son cou.

— Celle-ci est ma préférée : elle est plus large et plus souple qu'une ceinture, se déploie à grande vitesse comme un serpent sur les fesses des insolentes et des rebelles, avec un sifflement et un claquement émouvants. Elle a tanné le cul de femmes de tout âge ; je l'ai trouvée chez une antiquaire, une grosse femme blonde, qui a tenu à ce que je l'essaie sur elle. Elle a, paraît-il, plus de 100 ans et a été parfaitement entretenue. Sentez son cuir ; imaginez le nombre de fessiers volages et pervers qu'elle a marqués, probablement des femmes du monde à qui on aurait donné, en les croisant dans la rue, le bon dieu sans confession. Alors, ma chère Eva, qu'en dites-vous ?

— Euh... eh bien, c'est troublant, en effet. Mais... j'ai peur que ça fasse très mal.

— Rassurez-vous, ma chère : oui, c'est vrai que vous la sentirez passer ; mais il n'y a rien de meilleur qu'un bon tannage de cul. Et je sens que vos cris et hurlements vont m'exciter grandement et augmenter mon appétit... Et puis, vous venez de me dire que vous n'êtes pas une chochette ! ironisai-je.

— Oui, mais... Bon, ça doit être terrible quand même...

— À vous de voir ; c'est vous qui décidez. Vous acceptez le deal ou vous gardez les pinces qui vous meurtrissent et vous torturent vos bouts de seins.

— Et si j'accepte, combien de temps durera le... enfin, le « tan-nage » de cul ?

— Pas de « temps réglementaire », mais douze coups de strappe... que vous compterez, naturellement !

— Douze ? Et si c'est trop douloureux ?

— Vous vous engagez, pour tout ou rien. Si vous acceptez – mais j'insiste sur le fait que vous pouvez librement refuser – vous les prendrez, et jusqu'au bout. Quels que soient vos cris, vos pleurs, vos supplications, vos adjurations, vos larmes, vous prendrez la strappe jusqu'au terme, jusqu'au douzième coup de minuit sonnant sur votre lune.

Elle semblait hésiter, plutôt apeurée.

— C'est un défi, Eva, je le reconnais. À vous de voir si vous êtes assez courageuse et assez fière pour le relever.

— La prochaine fois, alors, peut-être...

— Oui, peut-être alors... si nous en avons l'occasion.

— J'espère que je ne vous déçois pas ?

— Un peu, chère Evelyne. Mais je comprends : vous avez peur.

— Oui, un peu. Et après la fessée que je viens de prendre...

— Oh, vous manquez seulement d'habitude : elle n'était pas bien terrible. Mais autant que vous receviez une fustigation en rapport avec votre sensibilité, même si à votre âge, en général, les femmes sont moins douillettes. Bon, allons ! dis-je en me remettant à faire balancer les jolies chaînettes, entraînant ses mamelons distendus et ses seins étirés, tirillés par la pesanteur.

Elle poussa des cris stridents. Je m'en amusai. Puis je vins me placer à sa croupe et présentai l'extrémité de mon vit à l'entrebâillement de sa vulve, devant son joli petit orifice rose et luisant. Je l'engouffrai lentement, et elle poussa un soupir de contentement. Je sentais à l'intérieur la tuméfaction du rosebud qui saillait dans le vagin ; je me sentais à l'étroit dans sa grotte chaude et accueillante.

Mes mains se refermèrent sur sa taille, enserrant bien fort le haut de son bassin, assurant bien leur prise, et je commençai à

la besogner à longs coups de reins, qui devinrent rapidement des coups de boutoir. Elle était bonne, chaude, délicieuse.

Mais sous les secousses, les chaînettes se balançaient de plus en plus fort, allèrent de plus en plus loin et lui arrachèrent des cris aigus qui étaient des cris de douleur.

Rapidement elle supplia :

— Oh, je vous en prie, arrêtez et enlevez-moi ces pinces qui me meurtrissent les seins ! C'est trop désagréable, je ne vais pas prendre mon plaisir...

— D'accord, ma belle Eva. Mais n'oubliez pas le corollaire : ça veut donc dire que vous acceptez le deal ?

— Oui, d'accord. OK pour la strappe. Mais enlevez-moi ces satanées pinces. Et baisez-moi ensuite.

— D'accord.

Je sortis d'elle, la lâchai et m'agenouillai à son côté. J'attrapai la première pince et l'ouvris. Elle poussa un cri terrible. La pression se relâchant faisant revenir l'influx nerveux sur son tendre mamelon, un surcroît de douleur – phénomène bien connu – la suffoqua presque.

Bouche ouverte, les larmes sortant de ses yeux, elle reprenait son souffle.

Je dus cependant pratiquer la même chose sur son second mamelon, et sa réaction fut la même.

Je pris son menton et l'embrassai à pleine bouche pour la cajoler, je léchai ses larmes qui avaient coulé sur le haut de sa joue soyeuse.

— Bon, vous êtes prête pour la strappe ?

— Ai-je le choix ? me répondit-elle avec des yeux doux et résignés.

— Non, bien évidemment ; nous avons fait un deal, et vous êtes une femme raisonnable.

Venez avec moi, lui dis-je en l'invitant à descendre de la table et à se lever, je crois qu'il sera préférable de vous attacher.

— D'accord... me répondit-elle, un peu anxieuse.

Je l'amenai devant le bureau et lui demandai de retirer ses bottes. Elle positionna ses pieds devant les anneaux de cuivre, et j'y attachai ses chevilles. Puis je la fis se pencher sur le bureau et tendre ses mains jusqu'au bord opposé, ses jolies mains fines et délicates que je baisai doucement avant de les reposer à plat sur le bureau. Je passai une cordelette autour de chacun de ses fins poignets, les tendis, et l'attachai à la barre horizontale métallique située derrière le meuble.

Elle était désormais délicieusement captive, penchée en avant, ses seins reposant sur le plateau, sa croupe offerte et tendue vers l'arrière ornée du brillant du rosebud. Je me saisis de la strappe et la fis glisser sur son dos, ses reins, ses fesses. Elle frissonna. Elle essaya de me regarder en tournant sa tête vers moi, avec une crainte non dissimulée.

— Je vous en prie, dit-elle dans un souffle, prévenez-moi quand vous allez commencer.

— Bien entendu, belle Evelyne, je suis un gentleman, pas une brute.

— Je sais, soupira-t-elle, j'ai confiance en vous... mais j'ai peur quand même.

Je caressai un instant ses fesses encore toutes chaudes et bien rouges, me sentant soudain coupable de ce que j'allais leur faire subir ; mais je me rappelai ce qu'avait dit un jour un maître SM : « Quand vous avez administré une fois la strappe à une femme parce qu'elle y a consenti, alors vous pouvez vous dire qu'elle est toute à vous. La strappe c'est comme la sodomie : les femmes qui l'acceptent vous font un total don d'elles-mêmes. »

Ma main s'attardait sur ces jolies fesses douces. J'étais tout à ma rêverie, mais craignant presque pour leur peau fragile. Bien entendu, je me savais décidé à interrompre la flagellation à la moindre blessure, la moindre lésion, la moindre égratignure.

— Très bien, dis-je en m'écartant et en reprenant mes esprits, nous allons commencer. Et n'oubliez pas de compter après chaque coup... sans quoi je me verrai dans l'obligation de reprendre le compte à zéro ! Je vous fais grâce du « Merci Monsieur ! » qu'on impose habituellement à la soumise après chaque coup.

Je levai le bras. Je vis ses fesses se crispier. La strappe s'abattit en plein milieu de son fessier, le marquant d'une large bande sombre qui apparut immédiatement.

— Aaah ! lâcha-t-elle, suffoquée. Un !

Lentement, implacablement, je levai à nouveau le bras ; la sangle de cuir s'abattit avec une précision diabolique juste en dessous de la première trace, sur le sommet des fesses.

— Aaoh ! Deux !

Je continuai, lentement, à un rythme régulier, prenant un élan mesuré et abattant la lame de cuir sur son joli petit cul. Sa voix commençait à devenir tremblante. Je songeais aux sensations qu'elle devait éprouver lors du choc ; le *rosebud* bien fiché en elle devait propager des vibrations aux endroits stratégiques.

À 6, je fis une petite pause, le temps de changer de côté pour éviter que l'extrémité de la strappe ne s'abatte toujours sur la fesse droite et ne la marque trop fort, et afin de traiter les deux hémisphères équitablement. Je repris la lente flagellation, du haut du fessier, tout près du bas des reins, puis descendant jusqu'au bas des fesses, à la lisière de la commissure des cuisses. Les claquements secs emplissaient la pièce, suivis de cris déchirants et de plus en plus puissants. Bien que remué par ceux-ci et par l'émotion intense qui habitait la pièce, je me sentais encouragé par le fait qu'elle prenait sa correction jusqu'au bout et sans faillir. Ma main ne faiblit donc pas.

Elle compta courageusement jusqu'à 12 avec des trémolos dans la voix, mais jamais elle ne me demanda grâce ni ne me supplia d'arrêter.

Lorsque j'eus détaché ses jolies mains, je la questionnai tout en caressant ses cheveux :

— Alors, qu'est-ce que ça fait de se faire dresser comme une chienne ?

— Ça fait très mal. Mais j'avoue que vous être soumise ainsi est une sensation très forte... quelque chose que je n'avais jamais ressenti.

— Et de recevoir la strappe avec un plug dans le cul, qu'est-ce que ça vous a provoqué comme sensations ?

— Des choses... des vibrations... Ça m'a... ça m'a... ébranlé tout... tout le bas-ventre.

Elle put se relever et attendit que je détache ses chevilles, puis elle se retourna.

Je la regardai tendrement.

— C'est bien, ma belle, je suis fier de vous. Vous avez été très courageuse ; je suis fier de votre courage. Je suis fier d'avoir une aussi belle soumise, une aussi bonne élève.

Je l'enlaçai et l'embrassai passionnément. Elle mit ses bras autour de moi, se lova contre moi et se laissa apaiser par mes caresses dont je la couvrais avec tendresse. Je l'embrassai dans le cou, sur les épaules, remontant jusqu'à ses oreilles. Je lui murmurai doucement :

— Je vais vous passer un baume apaisant, puis je vais vous faire l'amour.

Je la pris par la main pour l'amener à nouveau devant la table basse et la pria de se réinstaller à quatre pattes. Elle grimpa sur ce piédestal et me présenta son gracieux et malheureux fessier qui était écarlate et orné de larges zébrures boursoufflées qui le marquaient, dans le sens de la largeur, jusqu'aux lisières des cuisses.

Je pris de la crème apaisante aux plantes, en mis sur mes deux mains et commençai à l'étaler délicatement sur ses pauvres hémisphères : ils étaient brûlants comme la braise. Elle souffla, creusa les reins. J'appliquai doucement l'onguent blanc en essayant de ne pas appuyer pour ne pas la faire souffrir davantage ; il absorbait la chaleur du fessier à vue d'œil et la communiquait à mes mains. Je regrettais presque de l'avoir ainsi marquée, mais elle avait tenu bon jusqu'au terme du châtement.

Sa peau redevenait douce ; j'étais la crème en abondance en descendant sur le haut des cuisses, jusqu'en bordure de la vulve bien fendue et entrebâillée. Je commençai à caresser les tendres muqueuses intimes, esquissant un diabolique massage. Apaisée, elle soupirait.

Mes caresses remontèrent jusqu'à ses reins qu'elle fit ployer souplement, à sa fine taille, et même plus haut, atteignant ses seins pointus que je malaxai avec douceur et sensualité, titillant les mamelons qui étaient redevenus un peu moins sensibles mais durcissaient sous mes doigts. Ce changement de registre sembla lui plaire, et elle se laissa aller à mes caresses ; je la vis écarter légèrement les cuisses, s'ouvrir davantage, me tendre son cul et me l'offrir avec beaucoup de grâce, son beau cul élégant et racé, toujours orné du brillant du *rosebud* comme un bouchon de carafe en cristal.

Mes mains, doucement, s'emparèrent délicatement de sa taille, la faisant se cambrer davantage.

— Hum, si vous saviez, ma belle, comme j'apprécie cette offrande... Belle féline, j'aime comme vous me présentez votre croupe de soumise, comme vous la tendez, toute à votre impatience que je soulage cette tension sexuelle, ce feu qui s'est installé tout au fond de votre ventre. Vous en avez envie, n'est-ce pas ?

— Oh oui, je vous en prie. Soulagez-moi... prononça-t-elle dans un soupir qui était comme une plainte.

— Eh bien je vais vous baiser, Madame. Je vais vous baiser comme on baise une soumise : à grands coups de reins, et sans pitié!

Là-dessus, j'enfilai un préservatif bien lubrifié sur mon phallus tendu et presque douloureux tellement il n'en pouvait plus de l'envie de cette femelle, et le gland glissa avec délectation dans la conque rose, suivi de toute la hampe, et arriva en butée tout au fond de son ventre de princesse.

Elle soupira de plaisir.

Mes mains bien refermées sur sa taille sensuelle, je me mis à le besogner lentement, puis accélèrai rapidement, donnant des coups de bélier tout au fond d'elle. Ses gémissements devinrent très vite de grands cris de jouissance : la dame se lâchait, exultait, perdait tout contrôle, m'inondant de cyprine. Mes mains tantôt pressant ses petits seins pointus, tantôt enserrant sa taille, allaient de l'un à l'autre, la régalaient de caresses. Elle m'excitait diablement ; baiser son joli corps gracieux était vraiment divin, mais il manquait encore quelque chose pour qu'elle soit totalement à moi.

Avant que sa jouissance ait atteint son acmé, je la fis descendre de la table et se mettre à quatre pattes, cette fois directement sur le sol. Je lui retirai doucement son rosebud ; elle poussa un petit gloussement aigu. Son anus restait ouvert comme une petite bouche arrondie.

Sans lui laisser le temps de se refermer, j'y présentai ma pine et l'enfonçai lentement. Je le sentis s'ouvrir davantage. Elle poussait de petits cris entrecoupés de halètements. L'étroit canal de son cul était lisse et brûlant. Son sphincter palpait et me serrait la queue spasmodiquement.

Je glissais doucement en elle ; elle m'absorba, le souffle coupé, comme tétanisée par cette nouvelle expérience.

— Il n'est jamais trop tard pour se faire sodomiser, belle féline ! Voyez comme votre cul est souple... Je ne vous fais pas mal, n'est-ce pas ?

— Non... Ça va, mais c'est... Ooooh !

Accroupi au-dessus d'elle, je me mis à lui ramoner son étroit conduit à longs coups de reins tandis que je la tenais fermement par les hanches. Je butais à chaque coup de pine contre ses fesses, et j'avais l'impression d'aller à chaque fois toujours plus loin dans son fondement.

Son intestin devenait de plus en plus souple, et je travaillais avec délice ses chairs élastiques.

Mon mouvement de va-et-vient s'accéléra, et tel un percuteur je me mis à ébranler tout son bas-ventre, ce qui commença à lui provoquer de vives sensations, tout d'abord traduites par un feulement inquiet, puis par des râles à peine contenus ; ce fut enfin une longue plainte que sa bouche laissa s'échapper.

Je sentis également des spasmes qui secouèrent tout son ventre : la dame, digne, et connue grâce à son charisme, son sourire à faire damner un saint et par sa beauté éternelle était en train de jouir comme une folle sous les coups de boutoir appuyés qui lui défonçaient le cul et lui explosaient la zone G !

J'exultai, sur le point moi-même d'exploser :

— C'est bon, hein, de se faire défoncer le cul !

— Oh oui, oui, ouiiiiiii...

— Vous avez vu, ma chère Evelyne : il n'y a pas d'âge pour se faire enculer et pour prendre son pied.

— Oh oui, je jouis... Je jouiiiiiiiiiiiiis... C'est bon... Aaaaah !

— Ah vous aimez ça, les grands coups de pine dans le cul, hein, ma belle salope ?

— Oh ouii ! Aaaaah ! Aaaaah !

— Ah, c'est vraiment trop bon de vous baiser ! J'adore ça ! Vous êtes vraiment trop bonne ! Ah, vous reviendrez souvent vous faire labourer par tous les trous... Aaaaaaah... !

Je jouis dans son cul, explosant littéralement – ce qu'elle ressentit, ma queue gonflée lui dilatant spasmodiquement son petit

sphincter – et qu'elle accueillit avec des râles de joie et de jouissance redoublée.

Nous nous effondrâmes tous les deux, moi sur elle, et nous roulâmes sur le côté. Toujours planté en elle, je l'enlaçai par derrière et la serrai contre moi tendrement. Je l'embrassais dans le cou, la caressais, et lui murmurais des paroles douces.

Nous finîmes par nous détacher l'un de l'autre. Elle était souriante et détendue. La prenant par la taille, je l'emmenai dans la salle d'eau et nous prîmes une douche ensemble. L'eau était très chaude et coulait sur nous ; je la savonnai avec des gestes amoureux. Nous restâmes longtemps sous l'eau ruisselante à nous embrasser, à nous câliner.

Ne voulant pas nous séparer trop vite, nous restâmes au salon à discuter gaiement jusqu'à l'heure du dîner. Finalement, elle m'emmena dîner dans un endroit discret et chaleureux, où la cuisine était somptueuse.

Étant un gentleman, bien entendu, c'est moi qui l'invitai.

Puis nous sortîmes du restaurant tard dans la soirée. Il faisait déjà nuit. Je n'avais pas envie de la quitter, et elle non plus. Elle m'emmena chez elle, et nous refîmes l'amour une bonne partie de la nuit.

Le matin, après un chaud petit déjeuner, je finis par la quitter. Elle me dit qu'elle souhaitait recommencer l'expérience une autre fois.

— Sans problème, lui dis-je, c'était vraiment un plaisir.

On peut dire que j'aime vraiment ce job !

L'achat de la strappe

Dans ce monde devenu peuplé quasi exclusivement de femmes, au début, je n'osais plus beaucoup sortir, comme je l'ai déjà raconté. Puis, ne pouvant rester terré chez moi, me revêtant parfois de joggings à capuche, je descendais jusqu'à une porte de Paris et je prenais le métro, comme avant.

À cette époque, mon petit business commençait à me rapporter pas mal, et je venais d'acheter une grande maison cossue dans un coin tranquille de ma banlieue Est. Cette maison était vraiment très grande, et je n'avais pas fini de la meubler. Je n'étais pas trop pressé, et j'avais pris l'habitude de flâner, à mes heures perdues, dans la capitale. Il y a des quartiers que j'aime particulièrement. J'aime bien me balader le long du canal Saint-Martin, remonter de la place de la Bastille jusqu'à La Villette, marcher jusqu'à la Cité des Sciences.

J'ai toujours aimé, depuis que je me promène dans Paris, le quartier de la Bastille et ses rues avoisinantes, tellement vivantes, comme la rue de la Roquette qui monte jusqu'à Belleville et au Père Lachaise (rue que j'ai maintes fois montée en vélo), la rue du Faubourg du Temple, jadis domaine des antiquaires mais qui a un peu périclité, et encore plus depuis qu'il n'y a quasiment plus d'hommes.

J'allais ce jour-là un peu au hasard, mais avec la vague intention de faire quelques vitrines et de voir s'il restait encore quelques boutiques d'antiquités ; non pas que je cherchasse des meubles

(j'ai toujours préféré le neuf, et les styles originaux et exotiques), mais je me disais que je pourrais éventuellement trouver un bureau intéressant ou, étant donné que je suis branché SM, peut-être – si j'avais de la chance – un meuble ancien que je pourrais utiliser ou détourner de son usage pour des pratiques coquines.

Je m'arrêtai devant la vitrine d'un de ces magasins – il en restait donc quelques-uns, peu éloignés les uns des autres – une petite boutique où beaucoup d'objets semblaient un peu entassés. Plusieurs fauteuils, des psychés, quelques guéridons, des vieux pots (pas grand-chose d'intéressant pour moi) mais je me décidai à entrer afin de voir si la propriétaire n'avait pas autre chose : une table basse, voire de petits objets.

— Bonjour, Monsieur, m'accueillit la patronne à mon entrée.

Elle ne semblait pas trop surprise de voir un homme, contrairement à ce à quoi j'aurais pu m'attendre. Elle était derrière ce qui lui servait de comptoir, un meuble qui ressemblait plus à un bar ou à un buffet assez haut.

— Bonjour, Madame.

Je regardai çà et là, furetai de part et d'autre, levai les yeux ; j'avais vite fait le tour. Il y avait, comme je m'y attendais, surtout des vieilleries et du mobilier d'une époque qui ne m'intéressait guère.

— Je peux vous aider ? Vous cherchez quelque chose en particulier ?

Elle sortit de derrière son comptoir. C'était une femme assez petite, un peu trapue, blonde, cinquante-cinq à soixante ans, un peu ronde, au corps légèrement massif.

— Euh... non ; enfin, je regarde...

Puis après un temps d'hésitation, sachant d'avance que ma recherche allait être vaine, j'ajoutai :

— Je suis un peu collectionneur : j'aime les objets curieux, insolites... des objets anciens qui pourraient me servir de décoration.

— Quelle sorte d'objets ?

— Tout... enfin, tout ce qui pourrait être décoratif, en bois, en métal ; des matières nobles... Des petits objets que je pourrais entreposer çà et là sur mes meubles – j'ai beaucoup de place – et intriguer mes visiteuses, par exemple...

— Hum, dit-elle, c'est assez vague... Je n'ai pas beaucoup d'objets rares, j'en ai peur.

— Tout ce que vous avez est là ? Vous n'avez rien d'autre ?

— Non ; j'ai d'autres choses entreposées, mais je réfléchis à ce qui pourrait vous intéresser... J'ai bien un vieux sextant de marine, mais il n'est pas en très bon état. Il faut que je le fasse restaurer.

— Je ne suis pas très fan d'objets de marine.

— Quel type d'objets vous intéresserait ? me demanda-t-elle d'un air intrigué.

— Je ne sais pas. Vous n'avez rien de vraiment insolite ? Je veux dire, de rare, de curieux ?

Elle réfléchit, l'air songeur.

— Eh bien, ici, non.

— Mais encore ? lui répondis-je d'un air amusé et intrigué par ce pseudo-mystère.

Mais la dame restait très sérieuse.

— Non, je pensais... J'ai quelques objets entreposés dans un autre endroit, mais je ne sais pas si vous trouveriez quelque chose d'intéressant.

— Et ce serait possible de les voir ? Vous pourriez les apporter ?

— Eh bien, ils sont loin, dans une dépendance de ma maison de campagne. Mais c'est loin, dans le pays d'Auge, et je n'y vais pas souvent en ce moment... Et il y a beaucoup de bric-à-brac.

— C'est bien dommage. Écoutez, je ne suis pas pressé et je suis prêt à me déplacer s'il le faut.

— Il y a plus de deux cents kilomètres, vous savez, et je ne me souviens plus très bien de tout ce qu'il y a ; si ça trouve, pas grand-chose, et je m'en voudrais de vous faire faire toute cette route pour rien.

— Oui, bien sûr, je comprends.

Je comprenais surtout que cette dame n'avait aucune envie de m'inviter à venir chez elle, dans sa maison de campagne où, si ça se trouve, elle ne se rendait que très rarement. D'autant que nous étions en hiver et que les Parisiens aiment bien profiter de la campagne aux beaux jours, quand la chaleur et le soleil sont au rendez-vous.

Elle n'avait pas envie, elle non plus, de faire quatre cents kilomètres aller-retour juste pour farfouiller dans de la poussière sans doute accumulée depuis des années, surtout pour ne rien dénicher qui m'intéresse, et en définitive ne rien gagner.

Voulant lui montrer que je lisais dans ses pensées je lui déclarai :

— Je comprends bien : vous n'allez sans doute pas là-bas tous les week-ends et vous n'avez pas envie d'y aller juste pour remuer un bric-à-brac qui, en définitive, ne m'intéressera peut-être pas. Eh bien, écoutez : je vous donne ma carte de visite, il y a mon mail et mon téléphone. Si un jour vous allez là-bas, vous m'appellez, vous me dites ce que vous avez trouvé (puisque vous ne vous souvenez pas bien de ce qu'il y a et dans quel état sont ces choses), et puis on avisera. Si c'est susceptible de m'intéresser, je vous le dirai et vous les ramènerez sur Paris.

La dame blonde prit ma carte de visite avec étonnement. Qu'un homme donne ainsi ses coordonnées, c'était devenu tellement rare ! Bon, j'avoue que c'est un numéro spécial, pas mon numéro personnel (que je ne donne pas aussi facilement).

Et j'ajoutai, limite avec un clin d'œil qui se voulait complice :

— Mais si vous voulez – parce que vous devez rester quelques jours là-bas – que je me déplace, et si je suis disponible, n'hésitez pas à m'en parler. Au revoir, et bonne journée !

— Au revoir, répondit-elle ; mais elle restait figée, ma carte de visite entre ses doigts.

Je tournai les talons et je sortis.

Plusieurs mois passèrent. Je continuais à essayer de chiner çà et là des antiquités qui me plairaient et qui s'accorderaient avec mon intérieur moderne, mais je ne trouvais pas grand-chose ; c'est vrai, et je l'avoue : je suis difficile du point de vue de l'esthétique.

Un jour je me décidai à revenir à Paris fouiner dans ce même quartier. Je fis plusieurs magasins et arrivai devant la fameuse boutique. La propriétaire me reconnut immédiatement. Évidemment, étant donné qu'il n'y avait quasiment plus d'hommes, elle n'eut pas de mal.

— Bonjour, me dit-elle joyeusement ; est-ce que vous cherchez toujours des objets insolites, originaux ?

— Oui, toujours.

— Eh bien, je voulais vous appeler mais je n'ai pas retrouvé pas votre carte de visite. Finalement, il n'y avait rien de bien intéressant dans ma maison de campagne ; j'ai eu l'occasion d'aller voir, et tout était en mauvais état. Par contre, une amie brocanteur a cessé son activité et m'a demandé si, parmi ce qu'elle avait, il y avait quelque chose susceptible de m'intéresser. Et j'ai pensé à vous et à votre quête. Je vais vous montrer ce que j'ai récupéré ; j'ai mis la main sur quelques trouvailles.

Elle me demanda de la suivre et me fit passer dans une arrière-boutique encombrée d'objets divers et variés ; beaucoup de vieilleries, des machines à coudre antiques, des brocs, des objets en porcelaine.

Elle s'arrêta devant une petite table.

— Figurez-vous qu'elle avait dans sa réserve des meubles et objets ayant appartenu autrefois à une maison de passe... une maison close, comme on les appelait avant ; enfin, on m'a dit que c'était un établissement célèbre à l'époque, fréquenté autant par des hommes très en vue que par des femmes du monde. Tous ces braves gens, fortunés, venant assouvir leurs fantasmes les plus secrets... dit-elle en baissant la voix.

— En effet, ça ne doit pas dater d'hier !

— Non. Il semblerait que certaines de ces vieilleries ont au moins cent ans. Voilà, il y avait tout ça : ces quelques meubles, là, et aussi divers objets.

Je regardai. Trônait là un vieux sofa défoncé, hors d'âge et usé jusqu'à la corde. Pas très esthétique. Des gravures encadrées à thème érotique. Intéressant, mais elles étaient plutôt sombres, ternes, moches. Sur la table traînaient deux objets : un martinet en mauvais état et sans originalité, et un objet fait d'une longue lanière de cuir et d'un manche en bois, peu travaillé, mais qui avait été parfaitement entretenu. Je le pris immédiatement dans mes mains. Elle me regarda, vit l'intérêt que j'y portais. Elle avait un petit sourire en coin, comme si elle jubilait. Je le tournai et le retournai dans tous les sens : le cuir était épais mais parfaitement souple, la piquère était en excellent état. Je le soupesai. Cet objet m'intéressait. La femme blonde, reniflant le gain, le comprit tout de suite.

— Combien pour cet objet ?

— Je vous le fais à 180 €.

— C'est un peu cher...

— C'est un très vieil objet, et il est en excellent état. Imaginez, il date des années 50 au moins, et il a traversé le temps sans s'altérer. Il a dû être bien entretenu.

— Ou alors il a peu servi, répondis-je, songeur.

— Je peux vous garantir que c'est un vieil objet et que sa provenance est avérée.

— Admettons. Mais un prix pareil pour un si petit objet, c'est quand même beaucoup, vous ne trouvez pas ?

— Oh, mon petit Monsieur, je l'ai déniché pour vous exprès et je vous l'ai gardé en espérant que vous reviendrez. Pensez que je suis une antiquaire dévouée au client que vous êtes, dit-elle en riant.

C'était rare, les antiquaires qui prennent les choses avec humour et n'aient pas des réactions de grippe-sous indignés ou offensés.

— 120 €, et je vous le prends.

— 150, et l'affaire est faite.

— Bon, OK. Topez là !

Elle rit.

— Vous savez, les temps sont durs. Les femmes n'ont plus un gros pouvoir d'achat ; il n'y a plus beaucoup de clientes, et les antiquaires – vous avez dû le voir – ferment les unes après les autres. Si ça continue, je vais être la dernière dans la rue.

— Oui, je me doute. Vous êtes un peu le dernier des Mohicans ; comment trouverons-nous des antiquités si vous disparaîsez ?

Elle me sourit, vaguement flattée. Je sortis des billets et la payai. Tandis qu'elle encaissait, je regardai encore mon nouvel objet sous toutes les coutures. Je savais parfaitement qu'il ne servirait pas uniquement pour la décoration, celui-là...

Elle me regardait du coin de l'œil, par en dessous, vaguement intriguée. Et soudain, à ma grande surprise, elle me demanda :

— Vous savez à quoi ça pouvait bien servir ?

Je souris de bon cœur :

— Comment ! Ne me dites pas que vous ne savez pas ce que c'est, ni à quoi ça sert !

Elle se foutait de moi ; elle voulait faire l'innocente, ça n'était pas possible. Mais avec une candeur qui semblait non feinte, elle continua :

— Eh bien non, je l'avoue : je ne sais pas ce que c'est, dit-elle avec un air un peu gêné.

— Enfin, Madame, vous m'avez bien précisé sa provenance. Ne me dites pas que vous ne devinez pas.

— Mais non. Je suis désolée. Je dois manquer de « culture ».

— Eh bien, ma petite dame, cette « chose » s'appelle une strappe. Bon, je vous l'accorde, c'est un anglicisme parce qu'il n'y a pas de mot français équivalent. C'est même un néologisme ; en anglais, cela s'écrit « strap », avec un seul « p » et sans « e » : cela veut dire « sangle », et cet objet, voyez-vous, à une époque cruelle

où l'éducation anglaise voulait dire quelque chose, était, dans les pays anglo-saxons, destiné à corriger très sévèrement les mauvais élèves. Je pense que s'il y a encore des gens qui ont connu ça dans leur jeunesse, ils doivent en garder un souvenir douloureux. Je ne sais pas de quand date celle-ci, mais vu sa provenance, elle a sans doute été créée pour des clients masochistes, ou des clients un peu sadiques qui payaient très cher des filles pour en user sur leur joli derrière.

— Eh bien...

C'est tout ce qu'elle arriva à prononcer, avec un air visiblement troublé.

— Voilà, dis-je, satisfait de ma leçon, tandis que je m'amusais à faire claquer légèrement la lanière de cuir dans la paume de ma main. Bon, je vais vous laisser. Au revoir, et merci.

Et je tournai les talons, me dirigeant vers la porte. Elle ne répondit pas à mon salut. Un peu étonné, je tournai une dernière fois la tête vers elle tandis que je m'approchais de la porte. Elle était restée comme figée. J'allais sortir, amusé.

— Et... m'arrêta-t-elle, qu'allez-vous en faire ? Enfin, se reprit-elle, si ce n'est pas indiscret... Je m'excuse : en fait, ça ne me regarde pas.

Je revins vers elle lentement, avec un sourire un peu vicieux.

— D'après vous ?

Puis, enchaînant sans attendre sa réponse :

— Je vais l'installer, comme je vous l'avais indiqué, comme décoration... en attendant qu'il serve ; en attendant qu'il rencontre un fessier féminin, téméraire, courageux, mais sans doute insolent.

— Oh !

Elle avait les yeux un peu dans le vague, profondément troublée. Elle continua, avec un air qui lui donnait l'impression de rêvasser :

— Mais ça doit être terriblement douloureux...

— Ça dépend comment on s'en sert ; ça dépend aussi de la sensibilité du sujet, très variable d'une femme à l'autre.

— Oh là là...

Cette fois, j'allais m'en aller, la laissant là à son trouble, satisfait de mon effet. Mais cette fois elle ne me laissa pas le temps de me retourner ; elle balbutia :

— Ça serait possible... je veux dire... j'aimerais bien... je voudrais... essayer... l'effet que ça fait... Enfin, pas trop fort.

Là, j'étais sidéré. J'avais bien pris la mesure de son trouble, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle ose me faire une telle demande. Je n'allais pas perdre une aussi belle occasion.

— Bien entendu. Autant satisfaire votre curiosité jusqu'au bout. Mais... maintenant ?

— Oui, vite fait... Attendez, (elle semblait se reprendre un peu) je vais aller fermer la boutique quelques minutes... De toute façon, il n'y a pas beaucoup de visiteurs.

Elle fit ce qu'elle avait énoncé, alla fermer à clé la porte vitrée, tourna la pancarte pour que l'indication « FERMÉ » se retrouve vers l'extérieur, puis revint vers moi.

— Venez avec moi, me dit-elle en m'entraînant dans son arrière-boutique.

C'est avec une voix un peu changée par l'émotion qu'elle me demanda :

— Comment je me mets ?

— Eh bien, si vous vous mettiez face à cette petite table, ce serait parfait.

Elle se tourna donc, appuya ses mains sur le plateau de la table, tendit un peu sa croupe en arrière dans une position d'attente. Celle-ci était bien moulée dans son jean, et d'un volume assez impressionnant. Mais j'attendis. Elle ne bougeait pas.

— Madame, la strappe ne s'administre que sur un fessier nu. Il vous faut baisser votre jean et votre culotte, si vous en avez une.

— Quoi ? Mais... je ne peux pas... Je veux dire : j'ai honte... Je suis pudique...

— La honte fait partie de la punition. Je veux dire : en tout cas, du jeu, du cérémonial, comme le déculottage, du reste. Il est hors de question que j'administre la strappe par-dessus un pantalon. C'est contraire à mes principes ; j'oserais dire : à mes convictions.

— Oh, mais... ça doit faire encore plus mal !

— C'est un peu le but, ma chère Madame ; mais comme je vous l'ai dit, tout dépend comment on dose.

— Euh... euh...

Elle ne bougeait pas, craintive, hésitante.

— C'est vous qui voyez, ma chère dame. C'est vous qui m'avez demandé de l'essayer sur vous. Je suis un maître en la matière ; je sais comment la chose s'administre. Si vous rejetez ces règles, c'est votre droit, mais vous ne connaîtrez pas ce que vous aviez la curiosité de découvrir.

J'attendis encore deux ou trois secondes – je ne m'étais pas donné plus – et je m'apprêtais à la laisser tomber, mais je l'entendis prononcer « Bon... » et la vis dégrafer sa ceinture, déboutonner son jean et soudain baisser lentement ensemble et le jean et une culotte rose pâle en dentelle dont je devinai le liséré du bord supérieur. Je vis jaillir des grosses fesses très blanches, très fortes, et un peu celluliteuses. Elle baissa le tout jusqu'au bas des cuisses – des cuisses charnues également – et bien roses.

— C'est bien ; vous avez pris la bonne décision. Je sentais que vous étiez d'une nature curieuse, avec une soif d'apprendre que vous n'alliez pas laisser insatisfaite à cause d'une pudibonderie mal placée.

— S'il vous plaît... gémit-elle en esquissant une rotation de tête vers moi, doucement...

— Je sais que j'ai à faire à une novice ; alors laissez-moi faire. Je ne connais pas votre sensibilité : j'irai progressivement.

Je me plaçai légèrement de trois-quarts, à sa gauche, la strappe avec la poignée bien en main.

C'était un fabuleux derrière, un fessier très féminin, large et gras comme je les aime, avec des fesses presque carrées, et je savais que je serais très frustré si elle devait abandonner au bout de deux coups. Aussi j'ajoutai avant de commencer :

— Je vous laisse la liberté de stopper tout quand vous ne supporterez plus. Mais je serais déçu si vous criiez grâce au bout de trois ou quatre coups.

— Entendu. Allez-y.

Je caressai le fessier laiteux avec le cuir de la strappe ; elle frissonna. Je l'avais fait afin de prendre la mesure de la distance exacte à adopter, mais surtout – je l'avoue – afin qu'elle ressente ce premier contact avec la lanière qu'elle souhaitait mais qu'elle redoutait en même temps. Enfin, je levai le bras. Prenant un élan et un recul le plus petit possible, j'abattis, en retenant un peu ma force, la strappe qui frappa la belle mappemonde avec un petit claquement sec.

— Oh ! glapit-elle.

Je continuai ainsi quatre ou cinq fois sur le même mode ; elle poussa à chaque fois un petit cri, puis sa main vint frotter son fessier.

— Enlevez votre main, Madame ; je ne voudrais pas risquer de vous la blesser, ajoutai-je, un peu hypocritement. Et puis, quand on fustige une femme, elle doit garder la position. Toujours bien cambrée, et les mains bien à plat sur la table. Ce sont les règles. Vous savez, quand on instaure ce genre de règles, on prévoit en général des sanctions – ce qui se traduit bien évidemment par un châtement corporel encore plus sévère, vous vous en doutez – si la dame ne respecte pas les règles annoncées.

— Oh...

— Enfin, je serai indulgent avec vous, étant donné que vous êtes une novice, que c'est juste pour un essai, et que nous n'avons pas établi de contrat ni de règles préalablement. Je peux continuer ?

— Oui, allez-y.

— Je vous préviens : jusqu'à présent, j'ai été très léger. À partir de maintenant, je vais aller crescendo.

Elle ne répondit pas. Pas de protestation : c'était donc un acquiescement.

Je m'écartai un peu plus, levant le bras pour toucher la fesse droite. La strappe s'abattit, claquant la fesse en plein milieu.

— AHH!

Puis, après une seconde :

— Ça fait mal.

— Oui, ma chère. Je vous avais prévenue : la strappe, c'est comme ça.

Je levai à nouveau le bras, visant le fessier plus bas. La strappe marqua en claquant méchamment la même fesse, bien en dessous.

— AAAH! Ça brûle! Oh, c'est fort... gémit-elle en sautillant sur place.

Un troisième coup marqua le volumineux fessier tout en haut, au-dessus des deux marques précédentes.

— AAAÏE! Ah, la vache! Celle-là... était terrible.

— Cet endroit est plus sensible, en effet, c'est bien possible.

— Hou là là... Je ne sais pas si je vais pouvoir tenir, si je vais pouvoir continuer.

— Je vous rassure : je ne frappe jamais deux fois au même endroit, c'est trop douloureux. Aussi, je vais changer de côté. Ce sera plus raisonnable... mais aussi plus équitable : je me fais fort de toujours traiter chaque fesse de la même façon que sa sœur.

Elle semblait hésiter :

— Oui, mais ouille-ouille-ouille, ça brûle vraiment.

— Voilà ce que je vais vous proposer, jeune fille (j'utilisai ce terme avec un mélange d'humour et de flatterie, cette dame étant plus proche des soixante ans que de la vingtaine). Vous en avez reçu sept au total ; je vous propose d'aller jusqu'à douze, pas un de plus : ça fera un compte rond, et je n'irai pas au-delà. Par contre, si vous l'acceptez, cela vous engage à les recevoir tous, jusqu'au bout.

Mais ça serait bien, pour une première expérience. Vous m'avez l'air d'être une femme très courageuse : cela vous honore.

— Douze ? Oh là là...

— Ça ne fait plus que cinq, ma chère ; ce n'est pas le bout du monde.

— Oui, mais des comme ça...

— Je vous promets d'aller très lentement, que vous ayez le temps de souffler entre chaque.

— Bon. Pffff... Je veux dire... Bon, d'accord. Mais je dois être folle.

— C'est une excellente décision, je vous félicite. Je vous demanderai juste de compter après chaque coup. Appuyez-vous bien sur la table, penchez-vous bien en avant, et cambrez-vous au maximum. Oui, voilà, comme ça. Tendez votre croupe au maximum vers moi. C'est bien. Vous savez que vous avez un très beau cul ?

— Oh... dit-elle, visiblement étonnée et troublée, j'ai un gros cul, il est énorme. Ce n'est pas beau.

— Mais si. Moi, j'adore les fessiers comme le vôtre : épanoui, généreux, bien large.

— C'est pour ça que vous les punissez ? gloussa-t-elle.

— Peut-être, allez savoir... C'est peut-être effectivement pour les punir d'être aussi érotiques. Allez, préparez-vous. Le prochain sera le numéro huit ; n'oubliez pas de compter.

Je changeai de côté, me plaçant à sa droite. Mais étant donné que je suis droitier et très malhabile de la main gauche, je me tournai davantage et me penchai, calculant pour que la strappe arrive bien horizontalement en travers de ses fesses.

Le premier coup déchira l'air en sifflant et frappa la fesse gauche du bout de la lanière, exactement comme je l'avais prévu. Une marque rouge apparut immédiatement. La dame blonde hurla. Ses beaux cheveux bouclés qui lui tombaient aux épaules avaient volé sous le violent sursaut de son corps.

— N'oubliez pas de compter, ma petite dame.

— Huit ! Ah, c'est terrible...

Puis un second coup dessina une marque parallèle à la précédente, juste en dessous.

Sans lever ses doigts de la table, elle avait fait un bond en avant, se redressant dans un réflexe bien involontaire.

— OUIIIIIIEEE ! Ah, ça fait mal ! Neuf.

Le cri qu'elle avait immédiatement retenu était sorti avec une demi-seconde de retard. La sensation de brûlure devait être intense et arrivait au cerveau seulement maintenant. J'eus un peu pitié d'elle, d'autant qu'elle se montrait bien obéissante, qu'elle ne bougeait pas ses mains comme je le lui avais ordonné. C'est ma main gauche qui se posa délicatement sur sa fesse douce et moelleuse et tenta de l'apaiser légèrement en l'effleurant à peine, la caressant comme du papier de soie.

Je lui dis doucement :

— Est-ce que je peux continuer, ou vous préférez déclarer forfait ? Je comprendrais, même s'il n'en reste que trois, même si vous vous êtes engagée à aller jusqu'au bout : je ne suis pas un bourreau.

— Non... Je veux bien continuer mais... un peu plus doucement, sans quoi je ne tiendrai pas, c'est sûr.

— C'est vous qui voyez ; je veux bien vous faire grâce des derniers, même pour trois.

— Non, je veux terminer. C'est moi qui l'ai voulu, je vous l'ai demandé : je ne vais pas me dégonfler si près de la fin. J'aurais peur de regretter d'avoir abrégé cette expérience que je n'aurai peut-être jamais la chance de renouveler.

— OK. Je vais doser. Je ne veux pas vous dégoûter. Une si bonne élève, ça serait dommage. Surtout avec un aussi beau cul...

La flatterie marche presque toujours avec les femmes. Elle eut comme un rire de gorge, cherchant à masquer une fierté mal placée (quand je dis « mal placé », je veux dire « placée juste en dessous de ses reins »...).

— Allez, ma belle, remettez-vous en position.

De bonne grâce, elle obéit et se pencha de nouveau, cambra gracieusement son beau cul.

Cherchant à diminuer ma force, j'assénai le suivant tout au bas de sa croupe, la lanière claquant sur sa fesse gauche. Elle cria, mais moins fort. J'étais sur la bonne voie.

Je changeai de côté afin de terminer l'ouvrage, me positionnant cette fois bien à côté d'elle afin de réussir à bien barrer les deux fesses d'une marque bien horizontale.

— Prête pour les deux derniers ?

— Je suis prête, Monsieur.

Je mesurai mentalement la trajectoire que la lanière plate allait suivre jusqu'à son impact sur son imposant fessier, et je le levai le bras avec précision. La strappe claqua après une course sèche. La dame serra les dents :

— Hummmp !

— Allez, la dernière. Vous êtes une femme courageuse, et très digne. Je vais vous administrer cet ultime coup de strappe de façon un peu plus forte. Ça sera votre dernier ; vous n'aurez plus à souffrir ensuite. Savourez-le bien... lui dis-je d'un air entendu et un peu cynique, en appuyant bien sur ces derniers mots.

Je vis son échine se tendre. Elle se cambra délicieusement, offrant son gros derrière déjà bien zébré de rouge au châtiment. Je trouvai cette intention, cette offrande, terriblement érotique, infiniment excitante. J'appréciais le geste, et je me disais que la dame devait avoir un penchant masochiste non négligeable.

Je la fis mariner un peu. Je me plaçai, rectifiai plusieurs fois ma posture, mesurant en fermant un oeil la bonne distance, la bonne trajectoire : sur ce bon gros fessier, le dernier impact, je ne devais pas le louper. Je pris un bon élan et la strappe s'abattit en biais, en travers de ses grosses fesses, avec un bruit sinistre et sec qui emplît toute la pièce.

SCHLAAK !

— AAAH, AAAH! cria-t-elle, cette fois en se frottant les fesses à deux mains.

Quand elle se retourna, je vis qu'elle avait les yeux brillants. Elle me faisait face, ne cherchant pas à me cacher son mont de Vénus proéminent et bien émouvant, véritable aimant pour une main avide. Je dus me retenir pour ne pas refermer ma main dessus et le presser comme un fruit juteux. Je pris son menton entre mes doigts et déposai un baiser sur sa bouche.

— C'est bien, vous êtes une femme courageuse. Vous avez voulu connaître l'effet de la strappe et vous êtes allée jusqu'au bout. Vous pouvez être fière de vous! Vous m'avez fait confiance, et ça me touche. Vous savez, c'est drôle, mais les femmes réagissent différemment d'une à l'autre à la strappe. En tant qu'expert en la matière, je les ai classées en plusieurs catégories. Il y a les hurleuses, qui poussent des cris terribles et stridents; les colériques qui jurent, crient des grossièretés, voire trépignent de rage; les pleurnicheuses qui chialent comme des gamines, émettent des petits gloussements de poule avec des sanglots étouffés; les muettes, très rares (terriblement endurentes, qui grimacent, se tortillent un peu mais n'émettent aucun son hormis à la fin, quand elles n'en peuvent plus, sous forme de petits jappements ténus); et puis, dans la moyenne, des femmes mais qui ne sont pas les plus nombreuses: les courageuses, qui s'expriment, mais encaissent quand même bien, sans vraiment se plaindre. Je vous place dans cette catégorie-là, et je vous en félicite.

Elle répondit en riant, sous le coup de l'émotion, sa voix tremblant un peu :

— Je vous remercie. C'était très excitant... mais c'est aussi très douloureux. Je ne recommencerais pas ça tous les jours. D'ailleurs, je ne suis pas sûre de recommencer un jour.

Là-dessus, je la vis se frotter les fesses, puis elle alla se placer devant une vieille psyché qui ornait un coin de ce débarras, se tourna

et essaya tant bien que mal, en se contorsionnant, de regarder ses fesses dans le miroir.

— Oh là là, vous ne m'avez pas loupée ! Quelles traces... ça fait peur.

— Laissez-moi voir. Vous êtes bien marquée, en effet, lui dis-je en lui passant la main sur les fesses, tout doucement car ça devait être terriblement cuisant. Vous avez de belles marques rouges bien nettes ; l'une a commencé à bleuir.

— Ça ne va pas rester ? demanda-t-elle, l'air inquiet.

— Non, rassurez-vous. Vous en avez juste pour deux à trois semaines ; ensuite, tout disparaîtra.

— Je ne saigne pas ?

— Non, bien entendu ! Si j'avais vu le moindre début de blessure, j'aurais stoppé immédiatement. C'est une règle absolue.

Mes doigts s'attardaient sur ses fesses capitonnées ; elle s'était légèrement penchée en avant pour me laisser regarder. Moi, je m'étais accroupi et j'avais une vue bien émouvante sur sa jolie fente. Ses lèvres sexuelles bâillaient légèrement et semblaient légèrement humides de rosée. J'effleurai du bout de mes doigts le dessous de ses fesses, le derrière de ses cuisses qui étaient bien replètes et très blanches également, approchant le bord de la vulve presque à la toucher.

— Humm... murmurai-je, vous avez vraiment un beau cul, même s'il est pour le moment bien coloré. On voit là le cul d'une petite fille qui n'a pas été sage ! rigolai-je. Et vous avez aussi de belles cuisses... et une belle chatte ! dis-je en me relevant, lui faisant bien comprendre que je m'étais bien rincé l'œil, que je n'avais pas maté que ses fesses, et que je n'en avais pas perdu une miette.

La dame semblait bien émue.

— En tout cas, je suis satisfait de mon achat, lui annonçai-je joyeusement. On peut dire qu'elle est efficace, ne blesse pas, fait de belles marques, est très maniable... et tout ceci après tant d'années

à avoir servi ! Oh, elle a dû en fustiger, des culs... et de toutes sortes ; ceci est très émouvant, vous ne trouvez pas ?

— Oui, acquiesça-t-elle en souriant.

— Et je trouve l'antiquaire que vous êtes très professionnelle, puisque vous allez jusqu'à faire essayer au client son acquisition !

Là, elle rit de bon cœur.

— Oui, mais je n'ai pas été jusqu'à vous la faire essayer avant... Vous l'aviez déjà payée, elle était à vous.

« *Ce fessier aussi, j'aimerais beaucoup qu'il soit à moi...* » pensai-je.

— Humm, c'est vrai, j'avais remarqué. Mais alors, c'était du vice ? !

Elle riait. La tension nerveuse liée à l'anxiété et à l'attente durant la flagellation avaient disparu, et elle était en train de se reculotter (avec précaution, tant la peau de ses fesses devaient être sensible).

— Bon, conclus-je, je comprendrais que je vous n'ayez pas envie de recommencer cette expérience, mais par contre, sachez que lorsque vous n'aurez plus aucune douleur ni aucune marque, si vous le souhaitez, j'aurais beaucoup de plaisir à vous fesser. C'est beaucoup moins douloureux – même si ça peut être très cuisant – mais c'est très progressif, très érotique, et je suis un maître en la matière. Je vous imagine, entièrement nue, à plat-ventre en travers de mes genoux, hummmm... C'est quand vous voudrez ! Tenez, je vous redonne une de mes cartes de visites ; ne la perdez pas cette fois, lui dis-je avec un clin d'œil tandis que je m'apprêtais à tourner les talons et m'en aller.

— Merci, je vais la garder précieusement.

— Au revoir ; vous êtes une merveilleuse, une délicieuse antiquaire.

Et comme elle restait debout devant moi, un peu figée, me regardant avec des yeux émus ou peut-être attendris, je m'avançai d'un pas, lui pris le menton et l'embrassai. Sa bouche s'ouvrit et

nos langues se mêlèrent dans un baiser profond qui dura plusieurs longues secondes. Je lâchai sa bouche et me reculai en caressant son visage, puis lentement je me retournai et me dirigeai vers la porte.

— Au revoir... me dit-elle assez doucement.

Puis avant que j'atteigne la porte, elle s'empressa d'ajouter, plus fort :

— Je vous appellerai !

Je partis en souriant. Je ne voulais pas me bercer d'illusions, mais quelque chose me disait qu'elle le ferait un de ces jours.

★

Plusieurs mois après, mon assistante m'appela pour me dire qu'une dame – une antiquaire – avait cherché à me joindre en appelant au numéro que je lui avais laissé. Je me rappelai évidemment de ma belle, pulpeuse et mûre antiquaire blonde, et avec émotion me remémorai la façon dont j'avais essayé sur elle la strappe en cuir qu'elle venait de me vendre. Je la rappelai donc le jour même, dans la soirée.

— Madame M. ? Bonsoir, je suis monsieur Lazarius L. Vous avez essayé de me joindre aujourd'hui...

— Oui, bonsoir Monsieur. En effet. Voilà, je voulais savoir si vous étiez toujours intéressé par des objets anciens.

— Oui, bien sûr. Enfin, il faut voir...

— Oui, bien entendu. Je vous appelle parce qu'en Normandie j'ai pu en récupérer tout un lot dans une vente aux enchères. Cela va du petit meuble à divers objets rustiques.

— Comme je vous l'ai dit, il faut voir. Pourquoi pas ?

— Par contre, ils sont là-bas. J'ai conscience que ça fait loin ; cent-soixante kilomètres de Paris. Je vous propose de venir voir parce qu'il y a pas mal de choses... enfin, si vous avez l'occasion et la possibilité de venir un week-end. Personnellement, je n'y vais

pas toutes les semaines ; mais si vous le souhaitez, vous me dites quand, et je m'adapterai.

— OK. Patientez, je regarde mon agenda. Mais ça sera plutôt un samedi : les dimanches, je suis très pris.

— Bon... D'habitude, j'ouvre ma boutique à Paris le samedi. Mais je pourrai peut-être m'arranger, trouver quelqu'un pour la tenir... exceptionnellement.

— Le 20 avril, ça serait possible. Pas avant. De toute façon, quitte à aller en Normandie un week-end, je préfère attendre le printemps pour profiter de la région. Je connais, mais il y a bien longtemps que je m'y suis rendu.

— Oui, ça irait. Je m'arrangerai. De toute façon, Monsieur Lazarius, je vous invite à déjeuner chez moi ; vu les kilomètres que vous allez faire, je peux quand même vous offrir le couvert !

— Oh, mais avec plaisir ! Je me sens obligé d'accepter.

— Entendu, alors. Je vous enverrai l'adresse par SMS au numéro de portable que vous m'avez donné.

— Parfait, Madame M. Alors au 20. Sans faute.

— Entendu. Au 20. Bonne soirée.

— Bonne fin de soirée, Madame M.

Je me demandai quelles vieilleries Madame M. avait bien pu dénicher à la campagne. Je ne m'attendais pas à trouver quoi que ce fût d'intéressant. Mais bon, j'avais accepté d'autant l'invitation que, premièrement, c'était une petite femme appétissante, et que, deuxièmement, nous nous étions quittés la dernière fois sur ma proposition de la fesser quand ça la tenterait.

Il est vrai qu'elle ne m'avait pas appelé pour ça, mais les femmes sont souvent très fines, et rarement directes. Et puis, elle aurait sans doute eu peur d'essuyer un refus si elle m'avait demandé de venir la fesser à cent-soixante kilomètres de Paris alors que je pouvais très bien le faire dans la capitale au lieu de perdre quatre heures aller et retour sur la route.

Elle m'envoya donc deux jours après un SMS pour m'indiquer l'adresse, et un autre le 17 pour me dire qu'elle m'attendait à midi (histoire de me rappeler, l'air de rien, le rendez-vous : elle devait avoir peur que j'oublie). Mais je n'avais pas oublié.

Lazarius et l'antiquaire

Le samedi 20, donc, je pris la route. Je m'arrêtai en chemin chez un pépiniériste près de Montfort-sur-Risle et lui pris une énorme gerbe de fleurs. Je suis galant et civilisé ; je ne lésine pas quand il s'agit d'une femme charmante.

A l'adresse qu'elle m'avait donnée, il y avait une très grande propriété rustique et une maison à toit de chaume et murs à colombages, typique du pays. Je sonnai, et elle m'accueillit avec un grand sourire. Elle était joliment maquillée ; sa coiffure était soignée, bouclée, les cheveux fraîchement teints, avec des mèches blondes. Elle portait une robe en fin lainage, assez moulante mais légère, qui lui descendait en dessous des genoux, des escarpins noirs vernis, des bas gris fumée. On aurait dit qu'elle s'était habillée pour sortir ; j'en fus flatté.

Elle fut ravie de mes fleurs. On aurait dit que c'était un rendez-vous galant. Elle me fit entrer. La maison était sombre, comme ces maisons dont le toit descend trop bas et dont les fenêtres, rustiques, sont trop petites ; les pièces, vastes, étaient cependant encombrées d'un mobilier ancien, de pièces d'antiquité comme une mappemonde, une petite table d'échecs, pour ne citer que ce dont je me rappelle.

Elle me fit asseoir et me proposa de nous servir l'apéro, et d'aller ensuite me montrer sa « collection » d'antiquités récemment acquise et qui était susceptible de m'intéresser. Nous bûmes donc une coupe de champagne en parlant de cette maison, de la région

que je ne connais pas assez. Son terrain était trop grand, et c'était compliqué de l'entretenir, d'autant qu'elle ne venait pas assez souvent. Dès le printemps, la végétation, avec les pluies fréquentes et les quelques rayons de soleil, poussait à une vitesse fulgurante, et il lui était difficile de trouver des jardiniers pour venir s'en occuper en semaine. C'était une maison de famille dont elle avait hérité il y avait déjà longtemps, mais elle songeait à s'en séparer. « Mais vous connaissez le marché de l'immobilier maintenant... Même à vil prix, je ne suis même pas sûre de trouver un acquéreur. »

Notre coupe une fois descendue, elle me proposa de m'emmener dans l'une de ses dépendances où elle avait remisé ses acquisitions.

— Attention, ça glisse. Il y a des pas japonais, mais avec la pluie et la végétation qui est pressée de reprendre ses droits, on ne les voit plus pour la plupart... Et puis, moi-même, je ne suis pas vraiment chaussée pour marcher là.

Je devinai que c'était bien la coquetterie et le désir de me séduire qui lui avait fait revêtir une telle tenue et enfile de pareilles chaussures.

— Vous voulez bien me tenir le bras ? ajouta-t-elle avec une petite moue ; j'ai peur de glisser et de m'étaler. Il a tellement plu la semaine dernière...

Je crochai donc son bras et la suivis jusqu'à un bâtiment en torchis distant seulement d'une quarantaine de mètres de la maison. C'est vrai que le sol, herbeux et boueux, n'était pas un cadeau pour les chaussures de ville. Elle me fit entrer. Le bâtiment était froid, mais suffisamment clair, doté de fenêtres anciennes mais propres. Elle alluma l'éclairage.

Ses pièces d'antiquités étaient surtout des petits bancs, des chaises, des guéridons. Je vis un petit secrétaire, un bureau sans intérêt, un vieux boulier très ancien, des vieux outils agricoles, des ustensiles de cuisine, un pupitre, un ou deux miroirs, enfin rien qui ne m'intéressât. J'avoue, certains objets étaient en bon état et très anciens. Mais à moins qu'elle eût oublié ce que je recherchais

(des objets de déco et plutôt insolites), je me demandais un peu pourquoi elle m'avait fait venir. Je ne dissimulai pas ma déception (bien que je subodorasse qu'elle ne m'avait pas invité que pour voir ses objets chinés), et je lui en fis part :

— Bon, ces objets ont certainement du cachet pour certains, une valeur susceptible d'intéresser quelques amateurs, mais ils ne sont pas dans le registre de ce que je recherche.

— Oui, je comprends ; désolée. Mais je ne vous ai pas dit que j'avais forcément quelque chose qui vous plairait. Ça n'était pas garanti. Enfin, je vous ai dit que c'était à tout hasard...

— Ouais... « à tout hasard »... Dommage ! fis-je en faisant la grimace,

Je tournai les talons, me dirigeant vers la porte de la remise. Je la laissai éteindre, refermer la porte, et commençai à revenir vers la maison, cette fois sans l'attendre, sans lui donner le bras. Elle me suivit à deux pas derrière moi, dans un silence un peu froid. Elle devait penser que j'étais contrarié. Je ne l'étais pas vraiment... mais je fis tout pour qu'elle le croie.

Arrivés dans son séjour, elle me fit asseoir à la grande table qu'elle avait dressée pour deux. Une très belle table rustique. Elle m'avait concocté un repas normand qui était vraiment goûteux et que j'appréciai d'autant plus que je n'avais pas dégusté d'escalope à la crème flambée au calvados depuis bien des années.

Nous parlâmes beaucoup. Elle me raconta sa vie, comment elle était devenue antiquaire, comment elle était devenue Normande d'adoption en achetant cette maison, tandis que moi, qui étais Normand à l'origine, j'avais quitté cette région depuis la fin de mes études. Elle me questionna bien évidemment sur ma condition de représentant isolé du sexe dit fort dans un monde devenu un monde de femmes.

Je racontai, mais sans vraiment me livrer ; je n'avais pas trop le cœur à m'épancher. Si je trouvais cette femme attirante, c'est parce qu'elle était un peu guindée, une bourgeoise mûre qui manifestement

avait toujours eu du fric, la petite fille née avec une cuillère en argent dans la bouche qui avait grandi sans connaître une seule galère, du moins aucune galère financière.

Elle évoquait souvent les temps devenus durs pour les affaires, le commerce – surtout le commerce de luxe – de l’immobilier, des produits hauts de gamme, parce que l’économie s’était un peu effondrée. Elle m’énervait un peu aux entournures parce qu’elle semblait hors du besoin, et si elle devait réduire son train de vie, elle ne risquait pas de se retrouver sans le sou ni à la rue. « *Poor little rich girl...* pensai-je, *dont les rêves de vie dorée, avec un riad à Marrakech s’étaient juste un peu éloignés.* » Mais si ce n’était pas le type de femme avec qui je me sentais très à l’aise, avec qui j’allais me mettre à copiner – bref, que j’aurais considérée naturellement, sans réfléchir, comme mon égale – elle m’attirait plutôt par son allure bourgeoise, et faisait naître en moi des envies coupables de la punir, de la voir lâcher prise, abandonner toute retenue sous la jouissance et la douleur.

— Et vous ? La vie n’est pas trop dure pour vous ?

— Non, ça va, lui répondis-je en lui taisant que j’étais médecin, que je n’exerçais plus, et comment j’arrivais à me faire pas mal de fric en monnayant prudemment ma présence auprès des femmes que je triais sur le volet ; je me débrouille.

Elle n’était pas stupide, et devait bien deviner qu’un mec, de nos jours, à moins qu’il soit totalement coincé ou idiot, avait mille façons de gagner de l’argent facilement.

— Bon, lui dis-je soudain à un moment où la conversation commençait à se tarir, en partie parce qu’elle ne m’intéressait pas vraiment, je pense que vous ne m’avez pas fait venir ici, à plus de cent-cinquante kilomètres de chez moi, pour me montrer votre maison, quelques vieilleries, et converser des difficultés économiques du monde actuel où l’a précipité le syndrome de Barjavel ?

Elle sembla surprise de mon ton devenu brusquement un peu acerbe et de mes mots, il faut l’avouer, un peu blessants. Elle

rougit, balbutia un semblant d'interrogation, feignant de ne pas comprendre où je voulais en venir, ni pourquoi, d'un seul coup, je devenais agressif. Je ne lui laissai pas chercher la raison de mon changement de ton et continuai :

— Oui, bon, je sais : vous allez me dire que vous aviez quelques objets mais que vous ne pouviez pas trop savoir à l'avance s'ils allaient me plaire... Vous allez me faire le coup très « tarte à la crème » des commerciaux du « coup de cœur », ce qu'on ne peut jamais prévoir. Mais la vérité – enchaînai-je sans la laisser répondre – c'est que la dernière fois que nous nous sommes vus à Paris, quand je vous ai parlé de la possibilité de vous fesser un jour, j'ai vu votre œil s'allumer ! Et vous n'avez cessé d'y penser depuis la dernière fois.

— Eh bien, euh...

— Avouez !

— Non, je...

— Arrêtez de me raconter des histoires et de vous les raconter également ! Vous avez pris prétexte d'avoir ramassé ces quelques objets chinés – que vous saviez pertinemment qu'ils n'avaient rien à voir avec ce que je cherchais – pour m'appeler, me faire venir ici pour que je m'occupe de vos fesses comme je vous l'ai proposé. Bref, pour vous administrer LA fessée que vous avez envie d'essayer depuis longtemps !

Elle baissa un peu les yeux, manifestement très troublée, et bredouilla :

— Bon... Les antiquités, c'était aussi pour vous rendre service. Je... je ne m'avoue jamais vaincue comme antiquaire... si... enfin, si un client...

— Oui. Comme antiquaire ; mais comme femme, je vous sens vaincue, et quelque chose me dit que vous aimez ça. Et je pourrais même ajouter que vous m'avez fourni un bon motif, s'il en fallait un, pour vous punir, quoique vous vous en défendiez.

Nous étions au salon. Nous venions de prendre le café, elle était assise en face de moi sur le canapé, et j'étais dans un de ses confortables fauteuils cossus ; cela faisait un bon moment que je voyais ses jambes et le bas de ses cuisses qu'elle avait croisées et décroisées nerveusement, m'offrant une vue imprenable et plaisante sur sa chair replète gainée de nylon couleur fumée. Aussi je me redressai sur mon siège sans me lever et lui montrai d'une voix autoritaire le grand fauteuil resté libre :

— Allez ! Allez vous placer à genoux sur ce fauteuil, face tournée vers le dossier. Et si vous portez une culotte, vous la descendez jusque sur les genoux ! Vous restez en robe, avec vos chaussures, vous appuyez les avant-bras sur le dossier et vous attendez, bien docilement.

Elle se redressa, interdite, hésitante, le regard perdu, en proie à un immense trouble.

Le ton redoublant de sévérité, le doigt pointé vers ce fauteuil, j'ordonnai :

— Allez, dépêchez-vous ! Vous me faites perdre mon temps.

Elle obéit, déplia son corps pulpeux, bien moulé dans sa robe de lainage, et grimpa sur le fauteuil, s'installa avec une certaine nonchalance ; des mouvements que je trouvai souples et gracieux, d'une terrible sensualité, que je soupçonnai d'être un peu calculés. Elle était en train de m'allumer, de me chauffer même. Mais c'était son somptueux derrière qui allait bientôt monter en température.

Elle prit la posture que je venais de lui ordonner, et en se contorsionnant avec une grâce certaine elle passa une main puis l'autre sous sa robe, et je vis sa culotte – un ravissant tanga de dentelle rouge – descendre au bas de ses cuisses, sur ses bas, ce qui me confirma que ce n'était pas un collant qu'elle portait. Ce détail, pour le connaisseur que je suis, a son importance, et il suffit d'un petit rien supplémentaire pour me mettre en appétit, ou plutôt pour me l'ouvrir davantage.

Je pris mon temps pour me lever de mon fauteuil et m'approchai lentement, nonchalamment, de mon antiquaire qui m'attendait bien docilement. Je jugeai cependant que sa posture n'était pas parfaite. Aussi lui dis-je sur un ton sévère :

— Cambrez-vous plus. Creusez les reins. Tendez-moi cette croupe bien ronde, bien pleine. Et écartez un peu les cuisses, du moins autant que votre culotte qui les entrave le permet, mais laissez-là où elle est, c'est parfait : ça vous donne un air pas bien malin, et j'aime ça ! J'aime les écolières qui présentent bien leur cul parce qu'elles savent qu'elles ont mérité d'être punies et qu'elles savent ce qui les attend ! Enfin une écolière... ajoutai-je après un silence et sur un ton moqueur et condescendant... Quel âge avez-vous, Madame l'antiquaire... ?

— Cinquante-sept ans, répondit-elle d'une voix presque éteinte.

— Combien ? Je n'ai pas entendu !

— Cinquante-sept ans, redit-elle plus clairement.

— Eh bien, vous ne ressentez pas de honte, à cinquante-sept ans, d'être traitée comme une gamine mal élevée ou gaffeuse ?

— Si...

— Vous vous sentez comment, là ?

— Je me sens humiliée...

— A la bonne heure. C'est parfait ! Et c'est tout ce que vous ressentez ? ajoutai-je après un nouveau silence.

— Non... Je...

— Oui ?

— ...

— Oui quoi ? J'attends !

— Je... je suis excitée, continua-t-elle d'une voix faible.

— Ahhh, nous y voilà ! Voilà qui devient intéressant. Vous en avez donc envie de cette fessée ?

— Oui...

— C'est donc plutôt pour que je vous fesse que vous m'avez demandé de venir, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Faute à moitié avouée est déjà pardonnée, ajoutai-je sur un ton plus doux.

Et comme en lui parlant j'étais arrivé en face d'elle, je pris son menton entre mes doigts et l'embrassai doucement mais à pleine bouche. Elle me rendit son baiser, et nos langues se mêlèrent passionnément pendant une bonne dizaine de secondes. Quand mes lèvres se décollèrent enfin des siennes, elle leva des yeux presque implorants sur moi et prononça très doucement :

— S'il vous plaît, n'y allez pas trop fort...

— Faites-moi confiance. Je fais toujours en sorte que le remède ne soit pas pire que le mal. Et le mal... dis-je alors que je m'étais replacé derrière son séant bien galbé... est là ! ajoutai-je alors que ma main droite était passée sous sa robe et qu'elle avait trouvé à l'aveuglette le chemin le plus direct pour atteindre ce qu'elle cherchait : mes doigts avaient écarté délicatement les lèvres de son sexe où je sentis, avec ravissement, une moiteur plus qu'émouvante.

Elle frissonna à ce contact, surprise de ce que mes doigts eurent si rapidement trouvé leur cible.

Toujours à l'aveugle, j'entrouvris la fleur aux pétales soyeux, en caressai l'intérieur, appréciant le contact humide, recueillis les quelques gouttes de rosée qui y perlaient, et portant mes doigts à ma bouche et fermant les yeux, je les suçai avec félicité.

— Hummm... ne pus-je m'empêcher de prononcer.

Mon antiquaire ne me vit pas car elle avait gardé bien docilement la posture exigée, les reins bien cambrés, le dos droit, et elle regardait bien en face d'elle comme une bonne soumise zélée, mais elle dut bien comprendre ce que je venais de faire. Ne souhaitant pas la laisser languir plus longtemps, je pris le bas de sa robe des deux côtés et commençai à la remonter lentement. Le spectacle de ses cuisses bien pleines dans leur fourreau de nylon gris était des plus délicieux.

— Bon, il est temps de passer aux choses sérieuses. Quand une jolie femme me fait faire cent-soixante kilomètres pour la fesser, il ne faut pas la décevoir. Et un aussi beau fessier, aussi plantureux, aussi épanoui, n'a le droit de souffrir d'aucun amateurisme, d'aucune approximation.

Je vis ses reins se creuser : mes mots choisis avec précision semblaient la mettre dans tous ses états. Je remontai le plus lentement possible la robe en lainage jusqu'à révéler les jarrettières des bas autofixants qui serraient le haut de ses cuisses grasses puis, continuant mon ascension, je découvris ses deux globes bien larges, bien épanouis, et d'une blancheur attendrissante.

Comme j'avais défait sa ceinture qui cintrait bien sa taille (en mettant ses formes en valeur), je repliai la robe sur le haut de ses reins et la rebouclai pour maintenir le tissu et empêcher qu'il retombe. La grosse pêche bien fendue du bas des reins jusqu'à la vulve pulpeuse trônait devant mes yeux, bien exposée, bien offerte.

J'admire de longues minutes ce somptueux fessier comme une parfaite et précieuse œuvre d'art dont on vient de faire l'acquisition, n'osant pas même l'effleurer et encore moins le caresser, m'extasiant en silence sur ce chef-d'œuvre de la nature féminine, appréciant les courbes, les arrondis, les plats et méplats de la peau moelleuse, les délicieuses petites pentes qui en font la courbure magnifique. Finalement, interrompant ma rêverie émue, je lui annonçai calmement mais solennellement :

— Je vais vous fesser, Madame.

Joignant sans attendre le geste à la parole, ma main droite claqua assez fortement sa fesse homolatérale et y resta appuyée deux bonnes secondes comme pour en apprécier le moelleux et absorber la chaleur nouvelle que je venais d'y produire.

Elle poussa un petit cri venu du fond de la poitrine. La seconde tomba sur la même fesse un peu plus bas, et exerça la même pression prolongée avant de reculer et de recommencer un peu plus à l'extérieur.

Je la fessais avec la main largement ouverte en signe de possession comme si celle-ci s'en arrogeait la pleine propriété. C'est vrai que j'avais envie de ce gros fessier, plantureux, bien épanoui, envie de parcourir sa chair sur toute sa surface, et même son épaisseur. Alors, vicieusement, en prenant bien mon temps, à un rythme égal, lent et régulier, je claquai uniformément la fesse droite puis la gauche, osant même monter tout près des reins, bien que plus doucement car la peau étant plus tendue et moins grasse, la douleur peut être intense.

En fesseur expérimenté et même expert en la matière, je sais exactement comment doser les claques pour qu'elles soient bien ressenties, qu'elles provoquent juste ce qu'il faut de cuisson, mais pas de douleur lancinante et insupportable. Un bon fesseur doit aussi se caler sur les réactions de sa partenaire, mais aussi les anticiper et aussi savoir faire sans. Et ma belle blonde aux cheveux bouclés ne s'était pas encore montrée très « démonstrative » jusque là. J'aurais pu avoir la faiblesse de croire que ma fessée ne lui faisait pas beaucoup d'effet, qu'elle était trop en deçà du seuil de la douleur, mais elle poussait quand même des petits « ah » secs qui montraient que la sensation la secouait, sans être insupportable.

Afin de vérifier ma théorie, je me mis à accélérer et à lui administrer des claques un peu plus fortes et plus sèches sans laisser, cette fois, ma main en appui ; l'effet est garanti et provoque une sensation de cuisson qui devient rapidement intense. Ma belle antiquaire ne mit pas longtemps à réagir et se mit à pousser des petits cris dès la cinquième claque. Sa belle chair qui avait été à peine rosie et avait pris l'empreinte de mes doigts se mit à prendre une teinte franchement rouge.

Je fis une petite pause et, admiratif, la félicitai sur son anatomie :

— Vous avez vraiment un beau cul, Madame l'antiquaire ; et je suis un connaisseur ! Il est développé à souhait, avec des fesses aux formes comme je les aime : épanouies, pleines, opulentes... Humm... la perfection. À mon sens.

— Merci, répondit-elle, émue.

— C'est vraiment un plaisir de vous fesser. Votre cul est vraiment une pièce de choix pour un fesseur tel que moi. Je suis ravi que vous ayez souhaité tenter cette expérience. Mais bon, assez parlé. Vous ne demandez pas encore grâce : je peux continuer ?

— Ou... oui, pas trop fort...

— Faites-moi confiance. C'est moins douloureux qu'avec la strappe, n'est-ce pas ?

— Ah oui, c'est sûr !

— Alors continuons. Mais nous ferons les pauses qu'il faut pour que vous ne saturiez pas... et que vous ayez bien le temps de sentir monter la cuisson dont je vais vous gratifier.

Je recommençai à un rythme lent puis variable, prenant bien soin d'alterner le site choisi pour l'impact de ma main ainsi que la façon de lui claquer sa chair, tantôt de façon appuyée, tantôt sèchement, en effleurant à peine la peau. Selon la force de la claque, elle poussait des geignements brefs, à peine sentis, tantôt des cris de surprise sous mes claques un peu vaches. Son volumineux fessier prenait peu à peu une délicieuse couleur tomate, avec des stries un peu plus sombres.

Je commençais vraiment à avoir envie de son cul.

J'arrêtai un instant, comme promis. Elle s'était un peu avachie, le torse vautré sur le dossier du fauteuil. Je descendis ses bas jusqu'au pli du genou, lui déclarant :

— Vous avez aussi des belles cuisses. Elles seraient jalouses si je ne les traitais pas de la même façon...

— Aïe... La peau est sensible, là... Doucement.

— Je sais doser. Je connais parfaitement l'anatomie, et encore plus l'anatomie féminine, ma belle ! dis-je en lui caressant la peau on ne peut plus douce du derrière de ses cuisses, comme pour la flatter, mais surtout pour le plaisir de ce contact avec une telle surface fraîche et satinée.

— Et je dois dire que vous avez des magnifiques cuisses ; elles ont une forme splendide, une surface parfaite... Si j'étais votre amant, j'aurais plaisir à vous voir vous promener avec des robes et des jupes courtes, en bas et en bottes.

— Oh, jamais je n'oserais ! Vous savez comme les femmes sont dures entre elles : je me ferais moquer et me prendrais des remarques acides...

— Si vous étiez à mon bras, elles n'oseraient pas.

Puis je me mis à les lui claquer doucement. Sa peau fine était sensible ; elle cria un peu, sursauta parfois. J'alternais cuisse droite, cuisse gauche ; la peau rosit doucement.

J'interrompis. Je fis glisser la culotte en dessous de ses genoux, la lui ôtâi complètement, puis lui ordonnai de bien ouvrir les cuisses, ce qui me permit de mieux en claquer l'intérieur, mais aussi d'examiner juste après – et sans ménager sa pudeur – les lèvres de son sexe que j'entrouvris ; d'abord les grandes, charnues, bronzées, puis les petites, fines et délicates, délicieusement ourlées, rose vif et perlées de sa rosée qu'elle continuait à sécréter sous l'effet de mon regard inquisiteur et vicieux. Enfin je lui entrouvris les fesses, puis les lui écartai mieux afin de contempler avec un air consciencieux et concentré son petit œillet bistre.

Elle ne broncha pas, mais elle devait bien ressentir l'humiliation de cet examen.

Le petit cratère froncé était néanmoins impeccable, absolument propre et net de tout poil. Je mouillai mon index, et du bas des reins je le fis glisser lentement, bien au fond du sillon fessier. Il passa sans s'arrêter sur la rosette (à ce moment-là, je la sentis frissonner), puis descendit en glissant sur la fente vulvaire. Je me retins pour ne pas la doigter. Mais par ce geste, je lui avais montré qu'elle m'appartenait, que tout ce que je touchais m'était accessible et disponible ; elle ne protesta pas ni n'émit la moindre plainte, me confirmant ce que je venais d'indiquer par ce geste, me prouvant que j'avais raison, et à savoir qu'elle serait toute à moi !

Conforté dans cette conviction, encouragé par sa passivité, sa docilité et les réactions physiologiques qui prouvaient qu'elle appréciait mon traitement, de plus en plus excité par cette grosse poule qui m'avait offert son généreux corps l'air de rien, d'un ton très autoritaire je lui ordonnai :

— Allez, foutez-vous entièrement à poil maintenant ! Je vais vous fesser en travers de mes genoux !

Elle ne discuta pas. Je vis dans ses yeux pendant un dixième de seconde de la surprise (bien qu'elle pût alors s'attendre à tout de ma part, du moment que j'avais son consentement, ou plutôt son acquiescement tacite), yeux qu'elle baissa aussitôt et regarda vers le sol, d'un air honteux ou gêné (était-ce la honte ou la gêne à prendre du plaisir en se prêtant à mon jeu, en recevant des ordres et en m'obéissant sans discuter, en m'offrant son corps gras et mûr sans rechigner, plutôt que de la pudeur ?). Elle finit de descendre ses bas jusqu'à ses pieds, ouvrit sa ceinture qu'elle enleva, retira sa robe par le haut, dégrafa son soutien-gorge et se retrouva devant moi nue comme au premier jour, m'exhibant son corps potelé et replet bien blanc.

Elle leva ses yeux vers moi, un peu penaude ; son regard interrogateur était doux et soumis.

— Remettez vos jolis escarpins à talons hauts : vous serez encore plus bandante comme ça.

Elle rechaussa ses souliers vernis et brillants tandis que, sans la toucher, je m'assis confortablement dans le fond du canapé et lui ordonnai :

— À plat-ventre, en travers de mes genoux !

Elle s'allongea maladroitemment, gênée par cette proximité et le contact de nos deux corps ; je dus la faire se repositionner plusieurs fois afin que son somptueux fessier déjà rougi soit bien dans la juste trajectoire de ma main. Je sentais la chaleur de son ventre étalé sur mes cuisses, et je ne savais pas si son flanc allait sentir le bâton dur qui était de plus en plus à l'étroit dans mon pantalon. Je posai ma

main gauche sur sa large taille, m'installant bien confortablement. Nous étions positionnés idéalement pour son tannage de cul.

Je commençai à caresser doucement sur toute sa surface sa mapemonde dont la peau était déjà bouillante. Mon pouce s'immisçait de plus en plus loin dans le profond sillon de cette belle pêche. Je voyais ses seins plantureux écrasés sous son torse. Tout son corps voluptueux était un appel au plaisir. De ma main gauche, je caressai doucement son dos avec une sensualité rare, puis, mettant fin à ce tendre intermède (en conformité avec mes règles selon lesquelles il faut alterner douceur et sévérité), je me mis à la fesser lentement, fermement, avec application, et méthodiquement. Je m'interrompais souvent pour la laisser reprendre son souffle.

Elle se mit à crier rapidement dès le début des claques, poussant des cris brefs et excitants, et encore plus quand je me mis à accélérer méchamment, répartissant les claques sur toute la surface des fesses et des cuisses, alternant, changeant ; je m'efforçais de la surprendre, bien qu'objectivement elle n'avait pas le temps d'anticiper, de deviner où la suivante allait tomber. Pour elle, le résultat était le même : c'était un déluge brûlant qui s'abattait sur ses pauvres hémisphères, et je voyais avec émotion les ondes de choc se propager dans sa chair grasse et remonter jusqu'à ses flancs plantureux.

Emporté par mon excitation, je lui lançai avec enthousiasme, presque joyeusement, sans arrêter mes claques :

— Vous savez que j'adore fesser les bourgeoises, surtout quand elles sont grasses et un peu avachies, quand on sent qu'elles ont bien profité comme vous ?

— Aïe ! Aïe ! Aah !

— Oui, j'adore punir les BCBG mûres et vicieuses comme vous, surtout quand elles ont l'air de ne pas y toucher et qu'elles s'amusent, l'air de rien, à m'allumer !

— Ouille ! Aïe ! AAH !

— J'adore les femmes au corps gras et aux formes bien épanouies comme vous, au cas où vous ne vous en seriez pas aperçue, bien

sûr... J'aime – j'adore – en avoir plein les mains ! Que ce soit pour les fesser ou les palper, les peloter à pleines pognes !

Elle ne répondit pas à toutes ces remarques, ne relevant même pas l'ironie de mon propos. Il faut dire qu'elle était concentrée sur la cuisson de ses fesses, la sensation de brûlure de ses cuisses... Interrompant un instant ma claquée et comme pour corroborer ce que je venais de dire, je palpai fermement les chairs souples et rouge vif de ses larges fesses, pressant dans mes doigts des replis de peau grasse, allant jusqu'à peloter sans retenue les abondants bourrelets qui s'étaient de son ventre en débordant sous moi.

— Et on peut dire, ma chère Madame, que vous êtes plutôt bien pourvue ! On voit que vous avez bien vécu ; d'autant – il faut vous l'accorder – que vous êtes une excellente cuisinière.

Ma forte antiquaire commençait à se trémousser sous l'action de mes doigts et réprimait des gloussements.

— Bon, annonçai-je d'un ton martial, et si nous finissions cette punition ? Il est temps maintenant de vous administrer le coup de grâce !

— Ooh... se mit-elle à geindre d'une façon plaintive et qui trahissait une appréhension.

Je ne lui laissai pas plus longtemps redouter ce qui allait s'en suivre ; joignant le geste à la parole, je débutai le bouquet final : je me mis à faire pleuvoir une grêlée de claques fortes, sèches, éparses, réparties le plus également possible sur les fesses, le haut des cuisses, le gras de ses hanches, et j'eus bien du mal à maintenir son corps lourd sur moi, qui, pour le coup, avait retrouvé une nouvelle vigueur et des ressources en énergie insoupçonnées puisqu'elle l'agitait en tous sens, et surtout avec des ruades vers le haut qui cherchaient à se libérer de mon emprise, tout ceci accompagné de cris déchirants, aigus, intenses.

Pour un peu, elle m'aurait attendri, et l'envie d'abrégé son châtiment corporel me tenaillait, d'autant que la peau de ses grosses joues fessières carrées était uniformément framboise bien mûre et

que je ne trouvais plus un coin de peau qui avait été un tant soit peu épargné par ma main vengeresse. Mais je savais cette dame mûre très courageuse ; je songeai en même temps à la façon héroïque avec laquelle elle avait reçu la strappe dans son magasin d'antiquités, sans faiblir, avec à peine des larmes dans ses yeux en fin de punition, et je me dis qu'un bon tannage de cul, même vigoureux, à la main, n'était pas une torture pour une femme de son âge. Aussi, en modérant mon ardeur toutes les deux ou trois claques, je lui administrai cette bonne et intense fessée jusqu'au terme des deux minutes que je m'étais approximativement fixé pour ce final, d'autant que – même si elle se débattait et criait, jurait, faisait des bonds contenus par mon bras autoritaire – à aucun moment elle ne demanda pitié ou grâce, ou ne me supplia d'arrêter.

J'étais autant excité par ses cris de femelle soumise qu'ému par autant de volonté, de ténacité, de fierté bien placée (si on peut dire, parlant du moelleux postérieur de cette belle blonde quinqu). Quand la dernière claque tomba (les trois dernières furent volontairement les plus vigoureuses), elle haletait. Je lui donnai aussitôt cet ordre bref et sec :

— Levez-vous. Et allez vous mettre à genoux là-bas, dans cet angle de votre salon, tournée vers le mur, les mains sur la tête. Vous ferez pénitence cinq bonnes minutes ! Et vous ne vous lèverez que quand j'y mettrai un terme !

Elle s'exécuta, se leva lourdement, me libérant du poids de son corps et de sa chaleur envahissante. Je lui administrai une grande claque sur la fesse pour la presser un peu. Elle cria, mit ses mains sur la tête sans discuter en se hâtant et alla se placer comme je le lui avais dit.

La vue était plus que délectable : une belle femme aux formes généreuses et au volumineux cul rouge comme une tomate qu'elle offrait à ma contemplation, à genoux, face au mur, les mains sur la

tête (qui glissèrent peu à peu sur la nuque, ce qui était sans aucun doute dû à la fatigue et que je fis semblant de ne pas remarquer).

Les minutes qui suivirent parurent très longues. On entendait les mouches voler. Par moments, je me demandais si je n'exagérais pas un peu, si je ne poussais pas le bouchon un peu trop loin. Bien sûr, cette femme au physique plantureux était docile et avait un incontestable penchant pour la soumission, ce qu'elle n'aurait pu nier. Mais je me disais que cinq minutes, c'est long, et qu'elle allait peut-être se lasser et trouver la mise en scène un peu saumâtre. Aussi, au bout de deux longues minutes, je lui dis :

— C'est bon. Votre punition est terminée.

Elle se releva lentement et vint vers moi. Je souriais. Elle me rendit timidement mon sourire, comprenant que le jeu avait pris fin. Elle se frotta les fesses.

— Vous ne m'avez pas loupée, hein ?

— Vous la vouliez, cette fessée ; osez dire le contraire.

— Oui, bien sûr, je l'ai voulue. J'y ai pensé pendant longtemps... j'en ai rêvé, même. Mais vous n'y allez pas de main morte.

— Désolé si j'y suis allé trop fort ; votre cul va vous cuire pendant quelques heures.

— Oh, ça, n'est pas bien grave. Je ne suis plus une gamine, je m'en remettrai.

— Vous avez aimé quand même ? lui demandai-je doucement en lui prenant le menton.

Elle était face à moi, toujours nue. Elle répondit d'une voix trouble :

— Hum, ce que je préfère, c'est la honte... l'humiliation d'obéir... de VOUS obéir. De recevoir vos ordres et d'obéir à votre autorité. C'est... c'est troublant.

— Excitant ?

— Oui.

— Mouillant ? lui demandai-je en inclinant légèrement la tête avec un petit sourire coquin tandis que je posais la main sur sa

chatte renflée et que mes doigts s'aventuraient timidement entre ses petites lèvres sexuelles.

— Jugez-en par vous-même... répondit-elle doucement, son visage tout près du mien.

Je pris alors sa bouche, lentement, avec sensualité. Nos bouches s'ouvrirent, nos langues se mêlèrent tandis que mes doigts glissaient d'arrière en avant dans sa fente toute humide. Je me mis à caresser avec insistance les muqueuses soyeuses de sa vulve. Elle passa ses bras autour de mon cou ; ses mains se refermèrent sur mes épaules, me pressant contre elle.

Je décollai un instant ma bouche de la sienne pour lui murmurer :

— J'ai envie de votre belle chatte. J'ai envie de vous donner du plaisir.

Ses yeux tout près des miens étaient tout brillants. Elle soupira :

— Elle est toute à vous. Je vous en prie, faites tout ce que voulez.

— Et si nous allions sur un lit ?

— Venez, me dit-elle en me poussant sans desserrer son étreinte, et elle reprit ma bouche.

À reculons, je me laissai guider ; elle me conduisit ainsi jusqu'à sa chambre.

J'avais lâché sa chatte et mes mains la caressaient, étaient parties à la découverte de son corps, exploraient ses belles formes et sa peau douce, descendant des épaules jusqu'aux flancs moelleux, caressaient les hanches larges et pleines.

Nous étions arrivés devant son lit. Je la basculai doucement. Elle gémit un peu quand ses fesses en feu rencontrèrent le couvre-lit. Pour lui épargner ce contact encore difficile sur son séant à vif, je lui fis mettre le bassin au bord de la couche et lui relevai les cuisses, lui demandant de les ouvrir. Elle ne se fit pas prier et m'exposa sans pudeur sa belle chatte épilée, l'offrant à ma bouche assoiffée. Mes mains s'emparèrent de ses cuisses pleines, de chaque

côté de ma tête, et tout en les caressant voluptueusement ma bouche ouverte commença à se livrer à un ballet diabolique sur ses muqueuses vulvaires, toutes gonflées et luisantes de désir. Le vampire que j'étais aspirait ses sécrétions, se délectait de sa cyprine qui commençait à couler en abondance, s'en abreuvait comme un pèlerin à genoux après une traversée du désert.

Elle commençait à devenir folle, criait son plaisir qui monta très vite ; et tandis que je léchais et suçotais ses doux pétales, que je tétai son petit bourgeon durci, je sentis exploser ses orgasmes. Tout son corps était secoué de tremblements. Elle mordait son poing, sa tête roulait à droite et à gauche, et moi je m'abreuvais à la source de sa jouissance.

Finalement, je me redressai, lui relevai ses jambes et, gagné par l'excitation, je lui annonçai d'une voix rauque :

— Madame, je vais vous prendre. Vous n'y voyez pas d'inconvenient ? ajoutai-je avec humour et sur un ton badin.

— Prends-moi ! Baise-moi ! J'ai envie !

Je me libérai en un éclair de tout ce qui revêtait mon membre viril qui était, depuis de longues minutes, dans les dispositions propices à sabrer cette belle blonde en chaleur, et sans autre forme de procès je l'introduisis dans le fourreau qui m'attendait avec impatience.

— Hum, votre belle chatte est brûlante comme l'enfer.

Je m'y enfonçai jusqu'à la garde avec délectation, ce qui fut accueilli par ma blonde avec des cris de joie sauvage et d'encouragement à la pilonner :

— Baise-moi ! Défonce-moi ! Prends-moi à grands coups de reins !

— Mais vos désirs sont des ordres, Madame. Vous savez que vous avez une belle chatte, et qui est en plus bien accueillante ?

Je refermai mes mains sur ses seins plantureux, les malaxant comme un malade tandis qu'à grands coups de bélier je me mis à ébranler son corps replet et animal. Ma bouche fit taire un instant

ses cris d'hystérique tandis que je pilonnais à grands coups de pine son utérus et ses ovaires, recueillant ses cris étouffés par ma langue qui la bâillonnait.

Je continuai cette cavalcade debout en maintenant ses cuisses à la verticale bien plaquées contre moi, et mes va-et-vient à l'amplitude maximale firent sortir de sa gorge de nouvelles vocalises. Elle n'arrêtait pas de jouir, tout son corps secoué de tremblements et de spasmes ; ce spectacle ajouté à son chant d'amour et à la sensation exquise de sa belle chatte eurent raison de moi : je jouis en rugissant comme un dément, lui envoyant des puissants jets de foutre tout au fond de son délicieux conduit !

Je m'écroulai sur elle d'épuisement, et je restai ainsi, dans ses bras, de longues minutes tandis que nous reprenions notre souffle.

Après une bonne douche, nous prîmes un autre café.

Coquine, elle me lança :

— Alors, pas trop déçu d'avoir fait tant de kilomètres et de n'avoir trouvé aucune antiquité intéressante ?

— Et vous, pas trop déçue de ne m'avoir rien vendu ?

Nous éclatâmes d'un rire commun.

— Tu as remarqué que je n'ai pas fait le déplacement pour rien ? lui dis-je d'un air complice et en prenant sa main.

— Ah oui, je l'ai remarqué... et mes fesses l'ont senti !

— Avoue que tu l'as bien cherché, et que c'est ce que tu voulais. Je te soupçonne même d'avoir fait exprès de me faire venir alors que tu savais que tu n'avais rien qui me plairait pour me mettre en colère et me donner une vraie et bonne raison de te fesser.

— Il me semble que ça a marché, bien au-delà de mes espérances ; j'ai même cru que tu étais réellement fâché.

— Bon, j'avoue que tu m'aurais déniché une pièce qui m'aurait plu, ça aurait été un plus pour moi... Mais ton fessier était une motivation beaucoup plus stimulante, et qui valait largement le déplacement. Pour tout dire, pour un aussi beau cul, j'aurais été

prêt à faire cinq cents kilomètres s'il l'avait fallu. Alors, je t'avoue que j'ai joué le mec fâché : fallait bien une mise en scène.

— J'aurais pu te faire venir à Paris, je sais...

— Oui, mais il fallait bien un prétexte pour me faire venir. Je ne t'imaginai pas m'appeler et me dire « Bonjour, Monsieur. Est-ce que vous voulez bien venir me fesser chez moi ? » Ah, les femmes et leur retenue...

Elle baissa les yeux.

— Oui, tu as tout compris...

— Mais tu as eu raison : c'était très bien comme ça. Et puis ça a été très agréable, cette journée à la campagne avec toi, cet excellent déjeuner...

— Merci.

— Bon, mais je ne vais pas tarder à rentrer sur Paris.

— Tu ne veux pas rester dormir avec moi ? Il est déjà presque dix-sept heures... et puis il y a longtemps que je n'ai pas dormi avec un homme dans mon lit.

— C'est que je dois rentrer ; j'ai à faire...

Elle insista. J'avoue que j'étais un peu fatigué et que je n'avais pas trop envie de me retaper cette route juste après. Je finis par céder.

— Mais à une condition.

— Laquelle ?

— D'abord, que lorsque tu auras envie d'être fessée, la prochaine fois tu m'appelleras et me vouvoieras : je comprendrai.

— OK, répondit-elle en riant.

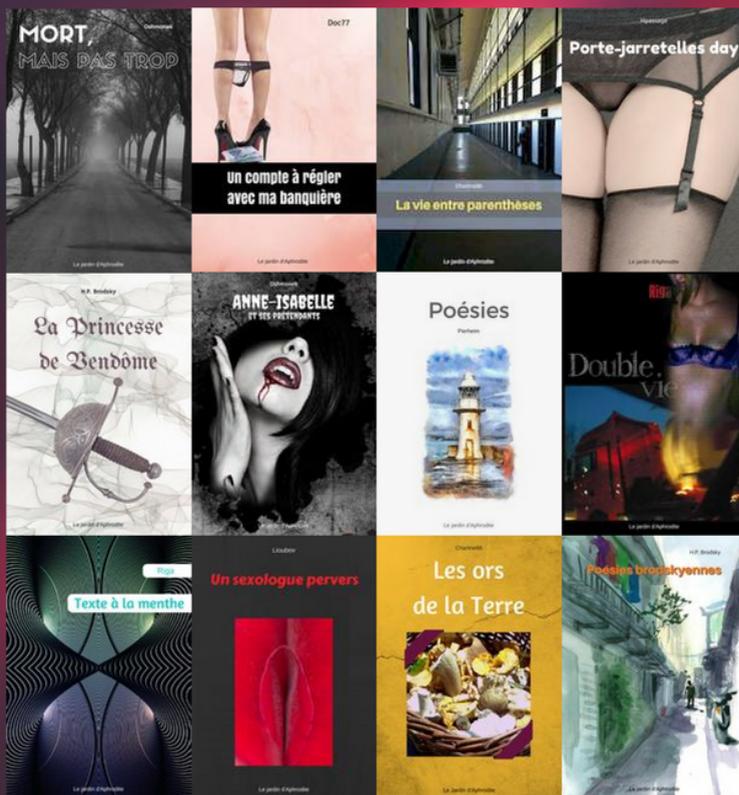
— Et puis une autre.

— Laquelle ?

— Allons nous promener dans la campagne pendant qu'il fait encore clair ; il fait si beau, et il y a si longtemps que je ne me suis pas promené avec une femme, main dans la main.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite